

Résumé :

Depuis sa naissance, Lucas a vécu de nombreux moments difficiles le faisant côtoyer la mort à plusieurs reprises.

A la sortie d'un coma profond occasionné par un accident de la route, Lucas se réveille dans un état de grande confusion. Il a tout oublié mais une chose l'intrigue encore plus : les personnes proches de lui sont entourées d'une aura qu'il semble être le seul à apercevoir...

Le Compagnon de l'Âme

Planter le décor

Je me laissais aller à rêvasser sur mon sort pendant un cours de chimie qui n'en finissait pas et qui ne m'intéressait pas du tout. En classe de terminale scientifique, je suivais le parcours que mon père avait suivi et que mon grand-père avait initié. Ils avaient tous deux été récompensés de leur travail par un diplôme glorifiant et un titre d'ingénieur acquis à l'école polytechnique de Paris. Ce diplôme leur permit d'obtenir une activité professionnelle tout aussi glorieuse et largement lucrative. Je ne me reconnaissais pas dans cette voie qui devait être la mienne. D'un tempérament facile et plutôt fainéant de nature, j'étais enclin à louper quelques cours qui ne m'attiraient pas. Tout était bon pour sauter une séance soporifique. Pour moi, tous les cours étaient ennuyeux.

Fils de Victor et Annabelle, je me positionne d'égale différence d'âge entre ma sœur aînée Ludivine, vingt ans et ma sœur cadette Luisa, seize ans.

Mes deux sœurs sont de magnifiques brunettes aux yeux bleu clair, convoitées par l'ensemble de mes amis. Ludivine est la fierté de mes parents. Elle est en deuxième année de prépa et bosse avec acharnement. Luisa est un peu comme moi : beaucoup de facilités et de capacités mais aucune envie de les développer. On aime à se laisser vivre.

Mon père, fils unique de Nicolas et Béatrice CHEMINET, est un homme vigoureux de quarante cinq ans avec qui je partage la passion de la course à pied. Je l'ai toujours trouvé très secret et peu enclin à parler. Il exerce le métier de directeur à la banque BNB. Il a fait ses armes dans le domaine de la finance en démarrant comme informaticien sur une bourse puis comme

trader dans une grande banque à Paris. C'est là qu'il a rencontré ma mère.

Ma mère est une très belle et merveilleuse petite femme hyperactive de quarante quatre ans qui exerce le dur métier de mère au foyer depuis la naissance de Ludivine. Elle est infirmière de formation et n'a guère travaillé à la fin de ses études à l'hôpital BLANCHON. C'est une femme magnifique, compréhensive, en permanence disponible. Malgré son manque d'expérience professionnelle, elle a soigné toute la famille ainsi que de nombreux amis et voisins. On fait appel à elle au moindre bobo. Elle adore cuisiner (la seule bonne chose qu'elle a héritée de sa mère) mais préfère par-dessus tout faire des pâtisseries, sa tarte préférée, que tout le monde apprécie : la tarte au fromage. Du coup elle organise régulièrement son café clatch, facilitant les liens avec nos amis et voisins.

Elle s'accrochait à lui quand je la prenais

Sa meilleure amie, Christiania PAGERAY que l'on appelle Chris, est une belle femme élancée et très classe de trente-quatre ans. Maman la considère comme la petite sœur qu'elle n'a jamais eue. Elle est présente à toutes les réunions que maman organise (dans la mesure où elle ne travaille pas). Infirmière comme elle, elles se sont connues à l'hôpital BLANCHON, se sont appréciées et sont devenues inséparables. Toutes les occasions sont bonnes pour se retrouver et faire des activités ensemble (shopping, sport, cuisine, sorties cinéma, ...), maman l'invite constamment à dîner.

Son mari Gilbert, que Chris et ses collègues appellent Frantz, est un homme corpulent et grossier. Il sert les mains, très fort, en vous regardant avec insistance comme pour montrer sa force et son honnêteté. Il a de grands yeux globuleux très resserrés, et sourit avec un sourire en coin qui fait plus penser à une grimace. Je suppose qu'il veut se donner une contenance. Il travaille comme chef d'équipe sur une plate-forme pétrolière en mer du Nord. On ne sait pas trop en quoi consiste son métier et apparemment Christiana non plus. De par son travail, il est absent trois semaines sur cinq. Je me suis souvent demandé pourquoi ils s'étaient mariés. Ils n'ont rien en commun et lui est bien plus âgé

qu'elle. Les PAGERAY nous invitent régulièrement lorsque Gilbert est présent, le courant passe bien entre mon père et lui. Je crois que seul mon père sait et a compris ce qu'il faisait sur la plate-forme.

C'est Gilbert qui a appris à mes parents à jouer à la belote. Les quelques fois où je les ai vus jouer après le dîner, montraient qu'il était un expert. On voyait bien qu'il pratiquait beaucoup. Ils jouaient tous les quatre par équipe de deux. En règle générale, Gilbert jouait avec ma mère contre mon père et Christiana. C'était ma mère et son équipier qui gagnaient le plus souvent. C'était affligeant pour les perdants. C'était d'autant plus dur que leur chatte GRIBOUILLE venait régulièrement sur les genoux de mon père pendant qu'ils jouaient et qu'il ne savait jamais comment s'en débarrasser. On entendait, celle-ci, ronronner de contentement. C'était le moment où je rendais service à mon père en venant la récupérer. Elle avait cette fâcheuse tendance à s'accrocher à lui quand je la prenais, lui laissant de belles égratignures en souvenir. Je jouais avec elle de longs moments, surprenant parfois Christiana qui me regardait avec discrétion. Je m'étais plusieurs fois demandé pourquoi elle n'avait pas d'enfant.

Je pense que j'étais leur préféré

Mon grand-père paternel, Nicolas CHEMINET, capitaine de réserve (il en est très fier), est un retraité plein de ressources. Il a quitté la société de construction mécanique LANCO depuis cinq ans. Il partage aujourd'hui son temps entre la mairie de BLENNOTTE, ville de neuf mille deux cent cinquante-deux habitants, dont il est le maire et l'association caritative Les Restos du Cœur où il occupe le poste de coordinateur. Il a rejoint cette association après le décès, il y a trois ans de ma grand-mère Béatrice. Il s'y investit activement. Ce décès faisait suite à une longue maladie propre aux femmes.

Béatrice était une petite dame avenante et très souriante qui s'effaçait complètement devant mon grand-père. Il exerçait une véritable fascination sur elle. Ils étaient tous les deux issus de

familles modestes. Mon grand-père était le fils d'un ouvrier de production qui travaillait dans une entreprise sous-traitante pour l'automobile. La mère de ma grand-mère était concierge dans un grand immeuble parisien et son mari était l'homme à tout faire.

Nicolas et Béatrice se sont connus dans une pâtisserie proche de la tour Eiffel où elle travaillait comme vendeuse. Il en est tombé éperdument amoureux pendant son service militaire, qui faisait suite à ses études, et ils s'étaient mariés (grand'mère était enceinte de mon père) un an après la fin de son incorporation qu'il avait terminée au grade de 'juteux chef'. Il avait, immédiatement, trouvé un poste de responsable dans un petit atelier de fabrication mécanique de trente cinq personnes ; c'était son premier emploi.

Il aurait pu avoir un poste plus important dans une grande entreprise, mais avait préféré rester proche de ma grand-mère et apprendre le métier sur le terrain avec très peu de moyens ; faire ses armes. Ils avaient mis de l'argent de côté pour pouvoir s'installer et fonder une famille. Ils ne déménagèrent à BLENNOTTE qu'au bout de quatre ans.

Ma grand-mère avait eu énormément de mal à quitter ses parents et à accepter cette nouvelle vie. La première personne qu'elle connut et qu'elle fréquenta aux hospices de la ville fut le prêtre de l'époque : l'abbé RUBARD.

Elle était très pratiquante et invitait parfois le nouveau curé Robert au grand dam de Nicolas, qui le détestait.

Comme s'il avait quelque chose à se faire pardonner, depuis ce triste départ de son épouse, Nicolas fréquente assidûment l'église du village (partie ancienne de la ville). Dernier endroit où nous avons, la famille, les amis et un bon nombre de villageois dit au revoir à Béatrice.

Mon grand-père et mes parents, habitent dans la même ville à deux rues près. C'est dire que nous sommes proches ! Mes grands-parents m'ont continuellement montré une grande affection. Même s'ils ne le disaient pas, je pense que j'étais leur préféré. J'adore mon papi depuis ma petite enfance. J'ai d'ailleurs récupéré son deuxième prénom. Il m'a enseigné les rudiments de la pêche, activité que mon père ne voulait pas pratiquer. Je le suivais avec complicité. Il m'a appris à rouler en vélo. C'est lui qui m'a offert tous mes moyens de locomotion. Il a toujours été présent et à l'affût de mes doléances qui étaient maintes fois très exagérées. D'aucuns pourraient dire, peut-être à juste titre, que je profitais trop de la situation et que j'étais un enfant gâté. Ça me plaisait bien !

La pire des contraintes

Mes grands-parents maternels, Pierre et Lucie DESMOIS sont tous deux retraités et vivent dans un grand appartement de standing à PARIS. Ils ont eu deux enfants : ma mère Annabelle et son jeune petit frère René, célibataire de quarante et un an. Pierre était le directeur de l'établissement où mon père avait commencé son activité bancaire. C'est un petit homme ventripotent constamment mis sur son trente-et-un avec de grosses lunettes : des culs de bouteille. Il est beaucoup plus petit que ma grand-mère, d'un tempérament calme, très pondéré, à l'inverse de Lucie qui était (au début de leur mariage) une personne acariâtre, envieuse et jalouse. Elle s'entendait, à peine, avec son mari et ne s'est jamais entendue avec ses enfants. Elle n'avait pas beaucoup travaillé, si bien qu'Annabelle et René ne savaient même pas ce qu'elle avait fait. Pierre, qui partait travailler tôt le matin après avoir pris un petit déjeuner sur le pouce et rentrait tard le soir, semblait vouloir éviter sa femme à tout prix. Le dîner était le seul moment où toute la famille se retrouvait ensemble à table. Lucie avait pour elle de savoir préparer de succulents repas que tout le monde savourait.

Le seul bémol, pendant le repas, était le bruit incessant des cuillères glissant dans les assiettes au moment du potage (le dîner démarrait inmanquablement par un potage), de la bataille des couteaux et fourchettes pour la suite, des verres qui se remplissaient et se vidaient et des chaises qui reprenaient leur place sous la table à la fin du repas. Tout se passait promptement comme si la pire des contraintes était d'être ensemble à table. Les repas terminés, ma grand-mère imposait à ma mère et son frère, depuis leur plus jeune âge, de débarrasser la table, faire la vaisselle et de tout ranger. Elle obligeait Annabelle à passer l'aspirateur pendant que René faisait ses gammes sur le piano droit flanqué dans l'entrée comme pour souligner aux occasionnels invités et à tous les voisins qu'il y avait un pianiste dans la famille. Pierre se cachait dans le salon qui était une pièce à part. Il regardait les informations à la télé tout en feuilletant le journal qu'il avait récupéré à la banque. Toute leur vie était cadencée au rythme des humeurs de Lucie. Les voisins aussi subissaient les caprices de notre grand-mère qui n'était pas tendre avec eux. Mes grands-parents avaient eu plusieurs fois des

plaintes du voisinage qui avaient réussi à faire déplacer le piano dans la chambre de René qui avait préalablement été bien isolée.

Pierre et Lucie ont bien changé avec les années. Surtout Lucie qui souffre aujourd'hui et se retrouve en début de déliquescence. Elle n'est plus la femme haineuse qu'elle était ; nous avons tous de la compassion pour eux.

Ils viennent régulièrement nous voir et nous font profiter de leur présence à toutes les fêtes et occasions importantes. Ils demeurent chez nous, sur de courts séjours, dans la maison cossue de mes parents où une grande chambre équipée d'une grande salle de bains leur est réservée. Cette chambre possède un grand lit pour mes grands-parents et un lit d'appoint pliant prévu pour René qui les suit occasionnellement. René vit dans un appartement type F3 non loin de ses parents. Il va tous les jours dîner chez eux et ne fait plus de piano. Il emmène sa mère faire ses courses dès qu'elle en a besoin.

Il travaille au service assurance dans la banque de mon grand-père.

C'est un homme assez particulier, terne et très discret. Il a toujours été gentil avec Ludivine, Luisa et moi. Il ne nous lisait pas d'histoires, ne jouait pas avec nous mais nous avions droit à un billet à chaque fois qu'il venait chez nous ou quand nous allions chez lui. Seules les personnes présentes avaient droit au cadeau. Pour moi, il n'avait pas de petite amie. Je ne lui connaissais pas d'amis non plus.

Je me suis souvent demandé pourquoi il ne s'était pas marié avec Annie REBIEN, la seule femme qu'il semblait avoir fréquentée. Elle travaillait (et travaille encore) comme guichetière dans la même banque que René. C'était une vieille fille plus âgée que lui de cinq ans et aussi acariâtre que ma grand-mère. Lorsque René l'avait présentée à ses parents pour la première fois, ma mère avait été surprise par la tenue vestimentaire d'Annie et par sa manière d'être à table. D'emblée, elle s'était assise à côté de ma grand-mère et face à mon oncle, comme si cela devait être ainsi. Ma mère les regardait toutes les deux, côte à côte, elles avaient l'air de deux sœurs. Pendant le repas, Annie ne pouvait s'empêcher de rabrouer René, lui faisant des remarques désobligeantes sur sa tenue à table, sa façon d'être assis, de rompre son pain,...

C'est Pas Facile

Mes sœurs et moi avons fêté le quatorze juillet passé chez Lucie et Pierre, sans mes parents, dans leur grand appartement parisien. Nous sommes sortis ensemble voir le feu d'artifice, dans la bousculade, avec les oreilles meurtries par le bruit assourdissant des pétards lancés à tour de bras dans toutes les directions. Mon ami d'enfance Maxence, dit Max, un grand dadet de dix neuf ans, nous avait rejoint et nous avait accompagnés dans les méandres de notre parcours dans la foule excitée. Il est impressionnant Max avec ses quatre-vingt-neuf kilos et son mètre quatre vingt dix à côté de moi avec mes soixante dix huit kilos et mon mètre quatre vingt deux. De la plus petite au plus grand nous faisons les frères Dalton avec mes deux sœurs (elles ont toutes les deux des cheveux courts et portaient des pantalons ce jour là). Elles se sentaient en sécurité avec nous. Elles nous appelaient toutes les deux leurs molosses. Nous savions par expérience qu'au vu des circonstances et du nombre de personnes qui auraient pu nous agresser, nous n'aurions pas été bien loin.

Je me remémorais le jour où Max et moi avons été désarticulés et démontés par la bande des jumeaux. J'étais un enfant malingre de treize ans à l'époque et pour rentrer du collège, nous devons traverser un long couloir sombre de plus de cent mètres, presque un tunnel, qui passait sous les rails du chemin de fer. L'éclairage existait mais cela faisait longtemps qu'il ne fonctionnait plus. Dans l'après-midi, pendant la pause scolaire, alors que j'étais de nature plutôt effacée, j'avais eu une petite altercation verbale ridicule avec un des jumeaux que j'appelais Boule et Bill. Ils avaient la manie de bousculer à tour de rôle tous les élèves de la classe. Je les narguais en leur demandant, plusieurs fois, lequel des deux était Bill. Ils avaient quinze ans, étaient dans la même classe que moi (ils avaient redoublé deux années consécutives) et avaient l'esprit d'un élève de onze ans. C'est vrai qu'ils n'avaient pas de chance ; leur mère était décédée lorsqu'ils avaient neuf ans et leur père au chômage depuis peu ne les menageait pas. Il avait malheureusement sombré dans l'alcoolisme.

Dans leur bêtise, ils avaient réussi à créer une petite bande dont je ne connaissais pas tous les acolytes. Ils étaient pour un grand nombre aussi ignorants que malsains et malheureusement

tous pugnaces. Ils participaient ensemble à toutes les conneries imaginables allant de petits larcins à la provocation déplacée générant des combats de rue qui se terminaient toujours mal. A force de pratique, ils avaient acquis un très bon niveau d'expérience pugilistique.

Ça s'était mal fini pour Max et moi ce jour-là.

Ils nous avaient attendus et pris en sandwich en nous bloquant de chaque côté du passage. Bien que Max fût plutôt costaud, il était aussi peu bagarreur que moi. Ils nous ont complètement défoncés. Ils étaient cinq. Trois pour moi et les deux autres pour Max ; nous ne faisons pas le poids. Les jumeaux et Eric REGIONI, que je croyais être un ami, s'acharnaient sur moi. Le plus virulent, c'était Éric.

Son père est responsable technique chez LANCO et connaît très bien mon grand-père.

Éric qui avait un an et une tête de plus que moi était en quatrième. Il me frappait autant que les deux autres ; il voulait me détruire. Ils ne me donnaient pas la possibilité de réagir. J'étais à terre, il pleuvait des coups de poing et des coups de pied de tous les côtés. Je ne connaissais pas les deux autres qui s'en prenaient à Max.

Je suis resté allongé, assommé pendant près de quinze minutes. Max, désarmé, faisait tout son possible pour me faire sortir du semi coma dans lequel j'étais tombé. Lorsque je me suis réveillé, je ne comprenais pas ce qui s'était passé. J'étais impressionné par l'apparence de Max : les vêtements sales et déchiquetés, le visage tuméfié et rouge de sang. Je m'aperçus, très vite, que j'étais dans la même situation que lui. J'avais, en plus, énormément de difficultés à me redresser. J'avais le nez cassé, le tibia de la jambe droite apparemment fracturé et beaucoup de mal à respirer. Les premières phalanges de l'index et du majeur de ma main gauche étaient retournées. Dans un sursaut de colère et dans la douleur je les remis moi-même en place. Max, malgré son état, me soutint comme il put jusque chez moi. Quand il sonna à la porte, ma mère, comme à son habitude, faisait pleurer l'aspirateur (il était certainement temps de le changer). Elle passait l'aspirateur deux fois par jour, tôt le matin et en fin d'après-midi. Le matin, elle faisait le ménage accompagnée de 'C'est Pas Facile' chanté par Carol Arnaud (très forte, la musique). Les week-ends elle utilisait l'aspirateur comme un marteau de porte pour nous réveiller. Lorsqu'elle m'aperçut, elle lâcha l'aspirateur qui pleura encore plus fort.

Dans la douleur et comme si je voulais me faire pardonner, je lui fis un sourire édenté (il me manquait deux dents).

Elle se rua sur moi, pour me soutenir, en oubliant Max qui commençait à vaciller. Elle était totalement désemparée. En un instant de panique, elle avait perdu tous ses repères médicaux. Nous rentrâmes ensemble dans le salon en passant difficilement les portes pour nous installer sur les fauteuils les plus proches. Ma mère qui était des plus maniaques ne prêtait plus attention aux risques de tache sur le cuir. Elle n'arrêtait pas de nous questionner sur ce qui nous était arrivé, nos points douloureux et pourquoi nous étions dans un tel état. N'ayant pas de réponse immédiate et de plus en plus inquiète, elle appela le Samu, mon père et les parents de Max.

Ils travaillaient tous les deux dans l'entreprise où mon grand-père était directeur. Le père se nomme Henri JUNOT et occupe le poste de responsable qualité, sa mère se prénomme Maryline et travaille comme secrétaire de direction.

Nous fûmes rapidement pris en charge et dirigés sur l'hôpital BLANCHAUS.

Ma mère n'avait pas été autorisée à monter dans le véhicule et nous avait suivis avec sa 206. Les parents de Max, ma mère et mon père nous avaient rejoints aux urgences totalement affolés. D'abord ensemble, nous nous retrouvâmes vite dans des pièces séparées. Mes parents, complètement défaits et dans un état de détresse absolue, bousculaient le médecin et l'infirmière qui m'auscultaient. A moitié dans les nuages, je percevais la scène comme un ancien film comique d'histoires sans paroles. Le médecin, que mes parents accablaient de questions, leur somma de partir.

Après différents examens il en ressortait que j'avais une fissure au tibia, le nez cassé et deux côtes fracturées. Max rentra chez lui le lendemain de notre admission. Je quittais BLANCHAUS après trois jours d'observation, avec des béquilles, la jambe droite dans le plâtre et les deux doigts de la main gauche immobilisés par des attelles.

Lorsque j'étais à l'hôpital, ma mère avait contacté notre médecin de famille : le docteur BROCK. Elle l'avait fait venir dès que j'étais rentré. Comme si elle avait vraiment oublié toutes ses connaissances médicales, le docteur la rassura sur mon sort. Il souligna à maintes reprises que j'étais jeune, que tout se remettrait en place rapidement et sans séquelles.

On me recommanda de rester dix semaines chez moi à me reposer et à tout faire pour oublier ce que j'avais vécu. En

parallèle, nos parents avaient déposé une plainte à la gendarmerie. Les gendarmes nous questionnèrent sur les circonstances de l'incident. Nous n'en avons gardé que le souvenir du couloir non éclairé et très sombre.

Nos parents ne surent jamais ce qu'il nous était arrivé et toutes les lampes du tunnel avaient été changées et sécurisées dans la semaine qui avait suivi notre épreuve.

La danse des draps

Durant cette période pas franchement agréable, je passais mes journées à me déplacer avec mes béquilles d'un endroit à un autre. Il m'arrivait même parfois de sauter à cloche-pied (difficile avec un verre d'eau à la main). Les débuts étaient laborieux pour finalement parfaitement maîtriser la science des déplacements qui étaient réfléchis pour être minimisés et des plus profitables.

Je m'étais rendu compte qu'au cours de toute cette période, j'avais fait travailler mes bras et mes abdominaux. Tout n'avait pas été négatif.

Le plus pénible c'étaient les nuits. Ma jambe plâtrée était lourde sous les couvertures. J'avais un sommeil agité et je terminais plus d'une fois mes nuits par un ou plusieurs cauchemars qui me rappelaient les difficiles moments passés et qui n'étaient pas systématiquement ou ne semblaient pas liés à l'altercation avec les jumeaux et Eric.

Pendant ces dix semaines, laps de temps où mes parents m'ont laissé tranquille, je vécus des choses un peu particulières et très singulières.

A cause de mon état, ou par fatigue, il m'arrivait souvent de m'énerver pour n'importe quoi. Je me mettais facilement en colère sans savoir pourquoi. J'étais devenu irascible. Le plus gênant c'est que quasiment à chaque fois que je m'emportais en vociférant, des phénomènes étranges se produisaient. La lumière de la pièce où je me trouvais s'allumait ou un volet roulant électrique se refermait. Cela m'inquiétait d'autant plus que cela arrivait aussi quand mes parents étaient avec moi. Ils en riaient (ils riaient jaune) en me disant que j'avais de la chance de tout commander par la pensée, mais je sentais que cela les perturbait

fortement et qu'ils en parlaient entre eux lorsqu'ils étaient seuls. Le plus terrible commença au début de mon supplice physique lorsqu'une nuit sombre alors que le ciel était couvert avec une lune quasi inexistante, tourné sur le flanc gauche et après m'être retourné sur le côté droit, j'aperçus avec stupeur une ombre noire. Elle était très opaque et cachait une bonne partie de l'armoire placée dans sa direction. Un ectoplasme était suspendu à vingt centimètres du sol à côté de moi. Etonné d'être découvert, il s'échappa instantanément par la porte de ma chambre, restée entrouverte. Estomaqué, je me sentis complètement contracté avec énormément de mal à respirer. Mon cœur battait tellement fort que l'on aurait pu imaginer le voir sortir de ma poitrine. J'étais à la limite du malaise. Des pensées morbides créèrent en moi une peur horrible qui me submergea.

Peu de temps avant ce fait, je m'étais pris au jeu d'essayer, par la pensée, d'allumer la lumière de la chambre, sans succès.

Une fois mon angoisse adoucie et presque passée, je me remémorai le jeu d'avant cherchant une explication de cause à effet plausible. L'explication la plus probable qui me venait à l'esprit était que je m'étais assoupi un court instant et que cela n'était qu'un mauvais rêve...

Je me réveillai sur l'air de 'C'est Pas Facile' qui pour une fois me réconforta. Toute la journée, je repensai à ce que j'avais vécu la nuit en privilégiant l'hypothèse du mauvais rêve. Devais-je en parler à mes parents ou à quelqu'un d'autre ?

Le lendemain et les jours suivants, je cherchais des explications scientifiques rationnelles sur internet. Ne trouvant rien, je me rabattais sur le surnaturel. Cela démarrait par la consultation de la Bible, puis la lecture de documents sur le spiritisme, les sciences occultes, ..., tout y passait. J'explorais toutes les possibilités qui me venaient à l'esprit et tous les enchaînements que les différents sites informatiques me présentaient. J'étais devenu un expert du mystique. Cela dura le temps de mon plâtre, six semaines.

Moi qui aidais beaucoup ma mère, je ne pus pendant cette convalescence faire le pliage des draps avec elle. C'était un rituel que nous partagions tous les deux et que nous pratiquons encore aujourd'hui. Nous appelons cette discipline particulière : 'la danse des draps'.

Les quatre semaines suivantes, mon temps fut partagé entre la rééducation chez Jean-Pierre le kiné du village et la lecture à la bibliothèque de BLENNOTTE. J'étais même allé voir, tout timide et très angoissé, Robert, le curé de notre paroisse ; c'est un

prêtre de la vieille école. Il était très content et surpris de me voir. Il me demanda des nouvelles de mes parents et de mon grand-père et dans la foulée, de me confesser. Sa surprise à l'écoute de mon récit me rassura et me fit penser que mes parents ne lui avaient pas parlé de mon cas. Après être passé au confessionnal, avoir obtenu l'absolution de Robert et avoir fait pénitence en récitant trois 'je vous salue Marie et deux notre Père', j'essayais de lui présenter ce que j'avais vécu comme si cela était tiré de différents romans que j'avais lus il y a pas mal de temps et dont je ne me souvenais plus des titres. Il était étonné que ces choses m'intéressent et sans porter de réels jugements me souligna (comme s'il fallait le souligner) qu'il croyait en Dieu et donc également au Diable, avec tout ce que cela comportait. Il insista sur le fait que j'étais encore très jeune et qu'il était normal que je me pose toutes ces questions existentielles, étant en plus dans ma phase pubère et que mes hormones étaient en pleine ébullition. Il me raconta que, quand il avait mon âge, il s'était posé énormément de questions et que ses différentes pensées avaient été décisives sur l'orientation de sa vie. Aujourd'hui, il acceptait les choses comme elles se présentaient.

J'étais mal à l'aise et pas du tout satisfait de ses réponses, mais n'osant pas aller plus loin dans mes investigations je partis en le remerciant.

Ces différents phénomènes et mon acharnement à trouver des explications ne durèrent que le moment de mon absence scolaire.

J'attendais, plein d'espoir, de voir entrer Marie-Louise

Max vint me voir à l'hôpital les jours où j'y étais puis chez mes parents dès mon retour. Il vint quasiment tous les jours, essentiellement pour être avec moi, jouer à la PS et lorsqu'il reprit l'école, pour me rapporter les cours et les devoirs.

Il avait eu quinze jours d'arrêt scolaire.

Pendant ces quinze jours, plusieurs copines de classe qui m'appelaient Lulu (surnom que je n'aimais pas et qui me gênait terriblement) étaient venues, en accord avec Max, me ramener les cours ou simplement pour me voir. A chaque fois qu'elles

venaient, je me précipitais sur mon lit et me mettais en position demi allongée.

J'avais déjà les cheveux mi-longs à la Che Guevara (on me surnomme Ché aujourd'hui) et j'étais déjà beau gosse (prétentieux le mec !). Ma mère trouvait que j'avais plutôt des airs et des attitudes de Sami FREY, en beaucoup, beaucoup plus jeune et surtout plus beau ! C'était un acteur qu'elle admirait, elle avait vu tous ses films.

Un grand poster du Ché placé au dessus de la télévision, face à la porte d'entrée, attirait le regard de tous ceux ou celles qui pénétraient dans la pièce et rappelait ma ressemblance avec le héros d'Amérique latine. A treize ans, je n'avais qu'une très lointaine ressemblance avec lui (j'étais en plus imberbe), s'en était ridicule, mais cela me suffisait. De plus, je ne partageais pas vraiment ses idées révolutionnaires. Même si cela n'a rien à voir, je n'ai jamais voulu montrer mon désaccord avec les pensées et les attitudes de mes parents. Je m'appliquais même, depuis très longtemps, à paraître cool et compréhensif sur toutes choses. Je déteste encore aujourd'hui les personnes qui par principe ont l'esprit de contradiction. J'ai pris cette habitude d'être le défenseur de la veuve et de l'orphelin mais sans exagération, juste ce qu'il faut pour le paraître mais sans prétention et sans ostentation. J'aime à croire que c'était peut être ce qui me rapprochait de Che Guevara !

J'étais timide.

Un faux timide dixit la plupart des filles ; je ne sais même pas ce que cela veut dire. J'avais remarqué que cela leur plaisait et qu'elles aimaient souligner ce défaut ou cette qualité.

Est-ce qu'elles éprouvaient un sentiment de supériorité par rapport à cet être timide ?

Cherchaient-elles ce que cela pouvait bien cacher ?

Toutes ces filles qui venaient me voir me montraient beaucoup de compassion et d'affection. Ce trop-plein de douceur, qu'elles me manifestaient, révélait leur grand intérêt pour moi. Plusieurs en profitaient pour me palper comme si de m'être battu m'avait rendu plus fort et plus intéressant. Elles avaient toutes signé mon plâtre. Certaines avaient même rajouté des commentaires (quelquefois douteux).

Cette période, riche en événements révéla ma sexualité. Ces filles que je découvrais (je ne les connaissais pas toutes) me révélaient ma profonde attirance pour elles. Elles étaient toutes belles chacune à sa façon. Même les plus enveloppées que leur douceur au touché m'exaltait. Elles avaient, parfois, les mains

moites et lorsque je les saluais (je ne les embrassais pas toutes sur les joues), moi qui avais aussi les mains moites, je ressentais que nous partagions cette chaleur et que ces moiteurs partagées nous remplissaient d'émotions. Tout se passait à fleur de peau.

Ludivine organisait régulièrement des soirées pyjama avec plusieurs de ses amies. Sa chambre est grande comme toutes les chambres de notre maison, il y en a cinq en tout dont trois à l'étage pour nous les enfants. Un lit deux places, fait face à un téléviseur grand format. Un coin est équipé d'un petit bureau submergé de classeurs et de livres détestables. Une petite banquette deux places entre le bureau et son lit fait face à une grande armoire moderne où s'entassaient pêle-mêle des romans policiers, vêtements et gâteaux secs. Ludivine est tout l'opposée de Luisa et moi. Autant Ludivine, l'intellectuelle, est organisée pour l'ensemble de ses études, autant elle est brouillonne et je-m'en-foutiste pour tout ce qui est autour d'elle. A l'inverse, pour Luisa et moi, les études passent après le respect de notre entourage matériel.

C'est lors de l'une de ces soirées que je connus Marie-Louise ROBINE, la fille de notre boulanger pâtissier. A chaque fois que ma sœur l'invitait, elle nous amenait une montagne de pâtisseries. Elle était plus jeune que ma sœur (elle avait quatorze ans et demi, nous avions un an d'écart) et savait témoigner sa sympathie à mon égard. Elle était très sportive et faisait partie de l'équipe d'athlétisme de BLENNOTTE avec comme spécialité la course de haies. C'est elle qui, indirectement, me fit connaître la volupté des plaisirs solitaires. Elle venait toujours me voir et me saluer dans ma chambre. Elle avait été diverses fois présente lorsque mes collègues et amies de classe étaient là. Elle avait bien remarqué les caresses que quelques-unes m'avaient prodiguées. Un jour que j'étais seul et allongé sur mon lit, elle vint s'asseoir à côté de moi et tout en discutant et en me chahutant, me bloqua les bras et le thorax avec son bras gauche et sa poitrine. Je ne me défendis que pour la forme.

M'immobilisant, elle promena sa main droite sur mon ventre et termina sa course entre mes cuisses. Je me sentis submergé par une très forte émotion que Marie-Louise avait créée. Elle s'en aperçut et, le visage rougi, se leva brusquement et sortit dans la précipitation après avoir déposé ses lèvres sur les miennes. Elle ne dit rien à ma sœur ; je fis de même. Après m'être vite nettoyé et changé, nous nous vîmes à table à partager le repas du soir avec mes parents, mes sœurs et deux autres amies de Ludivine dont une que je ne connaissais pas. Moi qui d'ordinaire étais très

loquace au repas du soir, à raconter, en mimant, les histoires drôles que j'avais lues le jour, je me rendis invisible.

A aucun moment, nos regards se croisèrent. La tension entre nous deux était palpable. Personne ne fit de remarque et chacun apprécia le plantureux repas que ma mère avait réalisé (elle avait fait sa préparation culinaire habituelle de poulet au four façon Annabelle).

De retour dans ma chambre, je fantasmais sur l'idée de recommencer ce que nous avons vécu et de ressentir à nouveau toutes les sensations passées. J'attendais plein d'espoir, à chaque soirée pyjama, de voir entrer Marie-Louise dans ma chambre ; cela ne se renouvela pas.

La petite affiche

La reprise scolaire de Max avait été une épreuve pour lui. Il craignait de se retrouver face aux jumeaux. J'appréhendais aussi ce retour.

Les jumeaux, qui n'avaient pas été punis, (nous n'en avons parlé à personne) restaient indifférents en la présence de Max. C'était comme si rien ne s'était passé.

Les inquiétudes de Max lui donnèrent à réfléchir et à réagir. Nous côtoyions régulièrement notre centre socioculturel. Une petite affiche installée dans un coin de porte représentant une silhouette noire sur fond blanc montrait une personne gantée lançant un haut coup de pied. Il se renseigna et s'inscrivit dans la foulée au club de savate boxe française situé proche de notre ville. Il m'avait persuadé qu'il était avantageux pour nous que nous fassions cette activité tous les deux. Ça n'avait pas été difficile de me convaincre, surtout après ce que nous avons vécu ensemble.

Il y avait pour les adolescents (faisant partie des minimes), deux entraînements de deux heures par semaine, les lundis et jeudis de dix-huit à vingt heures. Nous avons la chance d'être suivis par Bakary, un tireur de savate de très haut niveau. C'est lui qui nous a également initié à la canne de combat que nous pratiquions tous les jeudis en fin de cours pendant la dernière

demi-heure. Les séances démarraient systématiquement par des échauffements d'environ vingt minutes poursuivis, d'une heure d'enchaînements que je pratiquais avec Max, sous le contrôle de Bakary. Les séances se terminaient par des étirements et de la musculation (bras et abdominaux).

Nous pouvions également venir nous entraîner les samedis matin. Ce jour était plus destiné aux adultes. En général, les samedis étaient prévus pour la préparation aux compétitions qui se faisaient les dimanches. Il y avait régulièrement des rencontres officielles de savate.

Sur le temps et lié à ma morphologie plus légère que celle de Max, il apparaissait que j'étais le plus doué à l'utilisation de la canne. J'étais plus souple et plus agile que lui, qui était nettement plus costaud que moi.

Max avait préféré choisir cette discipline plutôt qu'un autre art martial plus connu mais trop fréquenté. De plus, la première fois qu'il était allé voir comment cela se passait, il avait remarqué qu'il ne connaissait que Jean Pierre le kiné qui s'occupait de la mise en forme des adhérents du club et qui s'adonnait aussi à la pratique de ce sport de percussion. C'était un atout pour Max qui ne voulait pas que cette pratique originale et particulière se sache.

Je suivis ces cours dès la fin de ma convalescence. Les dix semaines étaient passées comme une lettre à la poste (c'est ce qu'on dit en général), comme si je n'avais pas eu d'arrêt. Les professeurs m'avaient tous montré leur contentement de me revoir. Ils m'avaient en plus, chacun dans leur spécialité, rassuré sur ma suite scolaire, me précisant tous qu'ils n'avaient pas l'intention de me pénaliser par un redoublement. Il n'y avait pas que les collègues de classe qui étaient venus me voir, chez mes parents, au quatre rue de La Forge. La plus grande partie de mes enseignants qui connaissaient bien mes parents et en particulier mon père, étaient venus s'enquérir de mon état et du suivi de mes cours. Je pense que d'être, en plus, le petit fils du maire avait certainement beaucoup aidé ; je ne m'en plaignais pas.

Au cours de cette période, pour m'inciter à faire plus de sport ensemble, mon père avait équipé une grande partie de la cave à semi-enterrée d'appareils de musculation, d'un vélo elliptique, d'un vélo d'appartement, d'un tapis de course et d'un sac de frappe. C'est une grande pièce peinte en blanc, haute de plafond, entièrement isolée mais très aérée (il y a deux petites fenêtres) équipée d'une douche et d'un sauna pour quatre personnes (cinq personnes maxi en se serrant légèrement). La température ambiante de la cave y est constante et très agréable. Nous

pouvions toute la famille, à différents moments de la journée, profiter des installations mises en place ; une vraie salle de sport. Un baby-foot mis en bout de pièce dénaturait l'environnement mais que de temps passé ensemble à se confronter tout en rigolant.

Nous avons aussi utilisé cette très grande pièce comme endroit où nous nous mettions ensemble, Max, Jean-Jacques, Sébastien et moi à faire de la musique. Max la guitare, Jean Jacques le synthé, Sébastien le chanteur avec quelques petits instruments et moi la batterie. A l'époque, notre groupe s'appelait REVOLUTIONE. Il arrivait fréquemment que nous organisions des boums les dimanches après-midi. Nous y retrouvions une bonne partie des élèves de ma classe, Rose la sœur de Sébastien ainsi que pas mal de copines de mes deux sœurs. En règle générale, tout le monde appréciait ce que nous interprétions, nous n'avions pas vraiment de type particulier de musique, hormis le classique, tout y passait. Mes parents aimaient nous voir nous entraîner et nous incitaient à poursuivre ; ils préféreraient nous voir chez eux plutôt qu'à l'extérieur.

La sortie, en car, au parc régional

L'année scolaire arrivait, presque, à son terme. Une sortie en car au parc régional floristique, situé à cent cinquante kilomètres de BLENNOTTE, clôtura celle-ci. Quatre cars avaient été affrétés pour l'occasion et plusieurs pères et mères avaient été réquisitionnés pour nous accompagner et nous chaperonner. Mes parents ne faisaient pas partie du lot. Un nom de plante aromatique avait été attribué à chacun des véhicules. Nous devions partir pour huit heures précises. En retard, je pris l'autocar Romarin où il restait encore une place. Elle était située sur la moitié droite du car et, bien sûr, côté allée. Je m'installai rapidement en rangeant aussi rapidement mes quelques affaires au dessus des sièges. Max, qui était arrivé longtemps avant moi s'était mis dans le premier autocar nommé Verveine. Il n'avait pas pu me garder un siège.

A ma grande surprise, je m'étais posé à côté de Marie-Louise qui regardait vers l'extérieur et qui ne s'était pas rendue compte de qui était à côté d'elle.

Le cortège démarrait tranquillement que déjà des chants paillards remplissaient l'atmosphère ; cela nous laissait présager de ce qu'allait être le voyage. Après cinq bonnes minutes de roulage, Marie-Louise se redressa en s'étirant et commença à s'intéresser à son environnement. Moi prostré, le cœur battant la chamade, je regardais l'avant du car comme si de l'endroit où j'étais, je pouvais voir la route et tout ce qui s'y passait. Je l'observais, de côté, me regarder avec surprise mais sans contrariété. C'est elle qui entama la discussion par un « Bonjour, comment vas-tu Lucas ? C'est toi qui as choisi cette place ? En tout cas, c'est une joie pour moi de te revoir à un autre endroit que chez toi ! »

Je lui répondis en bafouillant que j'étais arrivé en retard et que c'était le seul emplacement libre qui restait encore, mais que cela me faisait aussi plaisir d'être assis à côté d'elle. Mes battements de cœur revinrent très vite à un rythme normal et la conversation devint, du même coup, plus aisée (sans souffrance). On discutait de tout et de rien (très doucement) avec beaucoup de retenue, ce qui nous obligeait à être très proches l'un de l'autre. Je percevais, avec délice, son haleine chaude et sucrée, mélange de menthe et de café noir. Je ne pouvais pas m'empêcher de regarder son visage en m'attardant sur ses lèvres parfaitement dessinées. Elle m'avait tellement fait d'effet lors de la soirée pyjama, j'en gardais un tel souvenir que je buvais son flot de paroles au point de m'y noyer.

Le temps du voyage était estimé entre une heure quarante-cinq minutes et deux heures. A mi-parcours, nous nous arrê tâmes (faire la pause pipi) sur une aire de stationnement. Je demandai à Marie-Louise si elle voulait descendre ; elle me répondit que non. Je voulais tellement rester avec elle que j'en avais oublié Max. Celui-ci vint nous rejoindre, m'obligeant à le suivre ; je lui expliquais mon retard, que j'avais dû prendre le car Romarin, que je m'étais retrouvé (sans le vouloir) à côté de Marie-Louise et je profitai de cette discussion pour lui demander de nous laisser tranquille, elle et moi, toute cette journée. Il semblait l'avoir compris et tout en bougonnant me dit "à demain". Je revins m'asseoir près d'elle. Elle ne me demanda rien et ne fit aucune remarque. L'autocar reprit sa route toujours rempli des mêmes braillements.

Nous étions tellement proches que nos bras et nos genoux se touchaient en permanence. Elle ponctuait tous ses propos par la pose de sa main sur mon avant bras ou sur ma main. A un moment, sa main resta sur la mienne. Elle referma ses doigts comme pour mieux me maintenir. Rempli d'émotions, je retournai ma main pour maintenir aussi la sienne et ressentir la chaleur de sa paume contre ma paume. S'approchant de moi en me regardant avec ses grands yeux verts, elle déposa ses lèvres sur ma joue. Me tournant légèrement, je mis mes lèvres sur les siennes. Elle avait fermé ses yeux comme pour mieux en apprécier les différents effets. Hormis la fameuse soirée pyjama, je n'avais jamais embrassé de fille sur la bouche. Après quelques petits baisers déposés sur toute la surface de mes lèvres entr'ouvertes, elle glissa sa langue dans ma bouche et la tortilla sur la mienne en recherchant le point de rebroussement qu'elle trouva facilement ; ma langue était figée. Durant tout le trajet restant en car, elle frotta frénétiquement le bout de sa langue contre le bout de ma langue. Cela dura près de trente-cinq minutes avec de courtes interruptions. Je me laissais faire, hébété par la situation et le plaisir. Lorsque nous arrivâmes à destination, nous cessâmes de nous embrasser. Je continuais de sentir l'extrémité de sa langue contre la mienne longtemps après être sorti de l'autocar.

Très ému (par ce qui m'était arrivé), je demandai à Marie-Louise ce qu'elle avait prévu, si elle prévoyait de retrouver ses copines ou quelqu'un d'autre. Elle me rassura en me demandant si cela me dérangeait que nous restions ensemble. Nous rentrâmes main dans la main, comme des amoureux (c'est l'image et l'idée que j'en avais), du côté du jardin fruitier en passant par l'allée des cerisiers. Le climat de début d'année et de printemps avait été rude. Quelques arbres avaient encore gardé une partie de leur robe rose ou blanche qui partait inexorablement en lambeaux. Le sol était parsemé de confettis bicolores. Continuant notre promenade en passant l'allée des noisetiers, le jardin des petits fruits, les jardins potagers, le jardin sur gravier, nous nous arrêtâmes dans une petite clairière aux différentes senteurs où un banc en fer forgé semblait nous attendre. Nous y restâmes une bonne partie de la journée sans boire ni manger autre chose que nous même. Nous étions complètement indifférents à tout ce qui nous entourait, que ce soit le paysage ou les personnes qui passaient à côté de nous.

En fin d'après-midi, nous partîmes rejoindre notre car qui nous attendait à l'entrée du parc. Nous prîmes place, à l'intérieur,

au même endroit que quand nous étions partis. Le cortège reparti pour le retour (toujours plus rapide que pour l'aller), avec un lâché de klaxons assourdissants. L'enthousiasme du matin épuisé par une longue journée de balade avait entraîné bon nombre de jeunes à se mettre en position de sommeil ; les chants populaires avaient été remplacés par des soupirs, des chuchotements et des débuts de ronflements. Marie-Louise et moi, imperturbables, prolongeâmes nos ébats linguistiques jusqu'à l'arrivée à BLENNOTTE. A la sortie du car (nous étions les derniers à sortir), nous nous embrassâmes sur les joues comme si tout ce que nous avons vécu n'avait pas existé. Nous nous séparâmes en silence, chacun de son côté, sans même prévoir de nous revoir.

Max, qui nous observait de loin, vint me rejoindre dès que Marie-Louise partit. D'abord silencieux sur plusieurs dizaines de mètres, il me demanda comment j'allais. Je lui dis, en souriant, que la journée avait été magnifique, que le temps avait aussi été de la partie et que fatigué, j'étais content de rentrer. Je lui posais la même question. Il répondit que je lui avais manqué et qu'il n'avait pas tellement aimé cette journée au thème trop particulier. A aucun moment, nous ne parlâmes de Marie-Louise.

Arrivé chez moi, je me précipitai dans les toilettes de l'étage pour en ressortir quelques minutes plus tard, très soulagé.

L'œil au beurre noir

Trois jours plus tard, Max était venu me chercher en début d'après-midi pour aller à la fête annuelle de BLENNOTTE.

Chris, qui était restée manger avec nous, m'avait glissé quarante euros dans ma main droite en soulignant que c'était pour la fête ou pour ce que je voulais, que cela lui faisait plaisir de me les offrir et de me voir les accepter.

L'ensemble des manèges était installé sur la grande place du centre-ville. Nous avons pour habitude de commencer par faire le tour de la fête foraine afin d'évaluer la qualité de la faune environnante ainsi que celle des manèges. Avançant nonchalamment, nous recherchions des regards intéressés pouvant entraîner une possible complicité à partager. Nous étions

entourés par les senteurs sucrées des stands de confiserie, de préparation de gaufres et de crêpes où nous nous arrêtions automatiquement. Il faut dire que nous sommes très gourmands tous les deux et qu'en principe nous commençons et terminons par ces stands. Les forains des stands de tir, pratique que nous aimons beaucoup car elle nous met en concurrence directe, nous haranguaient (nous les connaissions tous) systématiquement à notre passage. Ils n'avaient pas besoin de beaucoup insister pour nous faire participer. Je battais souvent Max mais c'est lui qui remporta le plus de prix cette fois-ci.

Le manège que j'appréciais le plus était celui des autos tamponneuses. Nous arrivions toujours à persuader Ludivine et Luisa à s'adonner à cette conduite singulière. C'était la seule activité qu'elles faisaient avec nous lorsque nous nous croisions à la fête. Ludivine se mettait continuellement avec Max et Luisa avec moi. Lorsqu'elles étaient avec nous, ce sont elles qui conduisaient. Elles faisaient tout pour éviter les télescopages. Leur acharnement créait des moments plus que cocasses ; à mourir de rire.

Après plus de quarante-cinq minutes de balade sympa, au détour du chemin principal, loin devant, j'aperçus Marie-Louise et Éric qui la tenait par les épaules. Mon sang ne fit qu'un tour. Max qui les avait vus aussi et qui voyait surtout mon désarroi tira sur mon bras pour mieux m'arrêter. Parlant fort en me regardant droit dans les yeux comme pour se faire entendre davantage et ne pas me laisser la possibilité de me dérober, il me dit que cela faisait longtemps qu'ils sortaient ensemble. Ils avaient rompu, le temps de la dernière sortie scolaire au parc régional. Il n'en avait pas parlé à ce moment-là, persuadé que j'étais au courant.

Nous reprîmes notre chemin en silence.

Plus je me rapprochais d'eux et plus mon sang bouillait, je me sentais devenir rouge écarlate. Arrivé à leur hauteur, je ne voyais que le visage d'Éric qui me regardait avec un sourire de satisfaction. Je me précipitai vers lui et le prenant par le col de son blouson, je me mis à le secouer vigoureusement ; Max totalement dérouté, resta pétrifié. Avec une rapidité déconcertante, Éric me frappa au visage ; un coup qui me propulsa violemment au sol. Marie-Louise, surprise de ma réaction et de celle de son compagnon s'accroupit à côté de moi en essayant vainement de me relever en me réconfortant. Éric lui prit sa main avec force et l'entraîna précipitamment hors de la fête foraine.

Je rentrai chez moi et montai dans ma chambre sans voir ni discuter avec personne. Ma mère m'appela le soir pour dîner, je lui répondis que je n'avais pas faim. Le lendemain matin, ayant vu l'état de mon œil gauche dans le miroir de la salle de bains, je partis hâtivement sans prendre de petit déjeuner. Ce n'est qu'en rentrant de l'école que je dû raconter à ma mère, qui m'attendait sur le perron, ce qui s'était passé. Je partis dans des explications complètement loufoques qui laissèrent ma mère perplexe et dubitative. Contrariée par la situation et par le manque de cohérence de mon histoire, elle me demanda si j'allais bien et si j'avais besoin d'elle. Je lui répondis que non, que j'étais désolé de ce qui s'était passé et de ne pas l'avoir informée avant de mon état. Elle se retourna et rentra en me devançant tout en ronchonnant. Mon père, que je vis le soir, me dit avec un petit sourire amical que j'en verrais encore d'autres.

J'appris quelques jours plus tard et avec satisfaction qu'à la suite de ce qui s'était passé, Marie-Louise et Éric s'étaient disputés et s'étaient de nouveau séparés. Max me racontait cela, tout penaud, très embarrassé de ne pas avoir su réagir et de ne pas avoir su me défendre. Il faut dire qu'Éric faisait toujours une tête de plus que moi et que Max, plus grand et bien plus costaud que lui, aurait peut-être pu, nous faire éviter tout cela.

Chris et Gilbert qui venait juste de rentrer de sa plate-forme, nous avaient tous invités à dîner. Je n'avais pas du tout envie d'y aller d'autant plus que mon visage était marqué par un bel œil au beurre noir. Je voulais rester chez moi mais mes sœurs avaient, avant même que l'invitation soit lancée, prévu de faire une soirée pyjama. Je demandai à mes parents si je pouvais faire venir Max et rester aussi à la maison ; ils refusèrent.

Nous partîmes tous les trois dans la nouvelle voiture de fonction que mon père venait juste de recevoir. C'était un 4X4 dont l'intérieur sentait bon le cuir neuf ; il avait cette chance de pouvoir changer d'automobile tous les quatre ans. Il avait pris ce véhicule comme il aurait pu en récupérer un d'un autre type ; il n'attachait pas d'importance à cet avantage. Ce qui était important pour lui, c'est que la voiture soit confortable et puissante.

Nous arrivâmes chez les PAGERAY avec, comme d'habitude, quinze minutes de retard, un petit bouquet de fleurs et une bonne bouteille de vin. C'est Chris qui nous accueillit avec son sourire éternel des beaux jours. A peine rentrés, nous ne pouvions que connaître ce que nous allions manger. La maison était remplie d'une forte odeur de pieds laissant présager que nous allions

manger de la raclette ou de la fondue savoyarde ; les deux nous satisfaisaient.

Tout en prenant ce qu'ils avaient ramené en lançant le traditionnel 'il ne fallait pas', Chris embrassa mes parents qui étaient devant moi puis se pencha vers moi (elle était un peu plus grande que moi) et m'embrassa fortement et bruyamment sur chacune de mes joues. Elle ne me fit aucune remarque sur l'état de mon visage, comme si elle n'avait rien remarqué ou comme si ma mère lui en avait parlé et lui avait demandé de ne rien me dire. Frantz était assis sur le canapé trois places du salon, faisant face à leur téléviseur grand format ; il regardait le journal télévisé. Il se leva et salua mes parents et se tournant vers moi, il me serra fortement la main en tapotant mon épaule avec l'autre main. Je relevais la tête que j'avais gardé baissée et, stupéfait, je découvris son visage tuméfié avec un œil au beurre noir, le même que le mien. Marchant à côté de moi, il mit la main sur mon épaule et lança "Lucas et Gilbert même combat". Tout le monde se mit à rire, même moi.

Tout le monde s'était groupé près du grand sapin

A la fin de l'année et comme la plupart du temps, mes parents avaient organisé le repas de Noël chez eux. Quand Béatrice était présente, les repas se faisaient en alternance chez elle et Nicolas ou chez mes grands-parents maternels.

Mes parents avaient invité mon grand-père Nicolas, accompagné pour la première fois de Francine, mes grands-parents Pierre et Lucie, René, Chris et Frantz, Max et ses parents (Nicolas connaissait très bien les JUNOT) et pour finir, le Père Robert.

Le 22 novembre, Nicolas, en compagnie des notables et de notre curé Robert, avait inauguré le marché de Noël installé sur la grande place de BLENOTTE. Le marché qui s'étire le long des rues adjacentes attire une grande quantité de visiteurs et d'acheteurs venus de tous les environs. Cet événement est devenu une véritable institution dans notre ville. Un stand un peu

particulier était aménagé dans un coin, à la sortie de la rue Le Vallon, c'était le dernier des stands de la rue. Francine, assise derrière un petit comptoir, renseignait les personnes intéressées. Le thème était inscrit sur une grande pancarte tapissant le fond du stand : 'Le don d'organes pourquoi faire ?'.

Des prospectus posés pêle-mêle sur le zinc (sans boisson), étaient à la disposition des promeneurs et des curieux. Mon grand-père m'avait présenté Francine et m'avait demandé de passer de temps en temps devant le stand pour voir avec elle si tout se passait bien et si elle n'avait besoin de rien. Auquel cas, suivant son ou ses besoins, de la satisfaire ou dans le pire des cas de le prévenir. C'était pour lui une façon de me mettre en contact avec elle et de bien me la faire connaître. Francine était une belle jeune veuve de cinquante-huit ans (c'est comme ça que mon grand-père en parlait) très avenante, d'une extrême gentillesse, à la voix douce et musicale. Elle me raconta (entre deux visites et autant de renseignements), que son mari était décédé à la suite d'un cancer généralisé lorsqu'elle venait d'avoir juste cinquante ans. Il était resté très longtemps en arrêt maladie et l'avait laissé sans le sou. Elle n'avait pas d'enfant et avait dû travailler pour subvenir à ses besoins alors qu'elle n'avait jamais travaillé. Par chance, comme elle avait constamment vécu chichement, son poste de caissière à mi-temps au supermarché de la partie village lui avait suffi. Elle me racontait tout ça comme si j'étais un adulte ou comme si elle allait bientôt faire partie de notre famille.

J'aimais beaucoup cette dame qui, sous certains aspects, me faisait penser à Béatrice.

Notre curé était habituellement invité et venait nous rejoindre à la fin de la messe de minuit qui se terminait à 23 heures !?

Tout le monde s'était groupé près du grand sapin, illuminé et multicolore, où ma mère et Chris avaient préparé et posé sur de grands plateaux les toasts à apéritif. Ces plateaux étaient mis sur des tables gigognes éparpillées intelligemment et sans gêne ; il y en avait pour tous les goûts. Les bouteilles de champagne, de boissons gazeuses et sucrées ainsi que les différents verres étaient tous posés sur la grande table basse du salon, qui jouxtait la salle à manger. Les rallonges de la table de la salle à manger avaient été mises en place, comme à l'accoutumé, pour cette grande occasion. Annabelle et Chris avaient soigné la décoration. Elles avaient déjà préparé le repas : la traditionnelle dinde farcie de boudin blanc aux morilles qui attendait, au chaud, la fin de l'apéritif.

Le Père Robert était le plus loquace, il parlait fort, comme s'il se devait de prolonger le sermon de la messe passée. C'était aussi celui qui appréciait le plus le champagne mélangé à un soupçon de crème de cassis. Il tenait divinement bien l'alcool !

Nicolas s'acharnait à se maintenir à bonne distance de Robert, on sentait bien qu'il ne l'aimait pas beaucoup. Tous deux se déplaçaient, en même temps, pour garder le même espace entre eux ; désopilant, vu de l'extérieur.

Nous nous retrouvâmes tous à table avec d'un côté, les hommes et de l'autre, les femmes accompagnées de Robert.

Chacun avait rapporté une bouteille de vin d'un grand cru que mon père, installé en extrémité de table côté hommes, s'appliquait à ouvrir, tout au long du repas, pour que tous les convives puissent profiter de toutes les bouteilles amenées; la soirée, très animée, était prévue longue.

Ma mère, aussi en bout de table, présidait le côté des femmes. Chris, Francine et Maryline se tenaient à sa droite, Lucie et Robert qui se tenaient sur sa gauche ne pouvaient s'empêcher de lancer quelques regards sombres en direction de Francine qui faisait comme si de rien n'était. Malgré ce petit bémol, qui n'était pas du goût de Nicolas et Pierre, la soirée se passa de façon agréable.

Il avait été convenu, entre adultes, que la distribution et l'ouverture des cadeaux se feraient à la fin du dessert. Nous, les enfants, nous aurions préféré que cela se fasse avant.

Le moment tant attendu arriva.

J'étais impatient de voir Max ouvrir le cadeau que je lui avais acheté avec mes économies. C'est le premier cadeau qu'il ouvrit. Tout en me regardant en souriant, il enleva tranquillement (comme pour tout ce qu'il faisait, ç'en était à la limite de l'agacement) le papier cadeau qui entourait le paquet et riant aux éclats, il en retira une paire de gants de boxe verts.

Je compris son éclat de rire lorsque j'ouvris le paquet cadeau qu'il m'avait fait. Il m'avait offert la même chose. Nous n'étions encore, tous les deux, que des gants bleus mais nous espérions vivement avoir le grade de gant vert. Max est bien meilleur que moi en boxe française, il a la force, une grande souplesse, beaucoup d'agilité, il est très rapide avec un très bon sens du déplacement. Il possède tout ce qu'il faut pour être un grand tireur de savate (c'est comme cela que l'on appelle les pratiquants de ce noble sport).

Tous s'affairaient à ouvrir leur paquet cadeau, cela allait de la bouteille de cognac pour Robert, de l'eau bénite pour tout le

monde, à la caisse de vin de grand cru pour l'ensemble des bonhommes, des parfums et bijoux pour l'ensemble des bonnes femmes, des romans policiers et un téléphone portable pour Ludivine, un chevalet, toile, set de peinture à l'huile pour Luisa qui adorait peindre et ... ; ça n'en finissait pas.

Chris me prit à part et m'offrit un téléphone portable, avec un abonnement d'un an, sur lequel elle avait rentré les coordonnées de toute la famille et celles des amis qu'elle me connaissait. Elle m'avait bien souligné qu'elle avait mis tous ses numéros de téléphone personnels, même celui de son travail et avait insisté sur le fait que je pouvais l'appeler quand je voulais et surtout à n'importe quel moment, quand j'en avais besoin. Elle était trop gentille avec moi cette Chris.

Max avait pris une autre direction

Max est mon meilleur ami. Je l'ai connu en cours préparatoire qu'il a redoublé parce qu'il n'était jamais allé à l'école maternelle. Nous avons sympathisé dès que nous nous sommes vus. Par la suite, lui qui était un bricoleur hors-pair et qui adorait les mobylettes Peugeot 103, m'offrit une Mob bleue. Il l'avait retapée en récupérant les éléments qui fonctionnaient sur deux cyclomoteurs pris à la casse puis, l'avait entièrement repeinte. Il ne l'avait pas débridée, j'avais insisté pour qu'il ne le fasse pas, mes parents m'en auraient voulu s'il l'avait fait. Connaissant mon père, il aurait vérifié.

J'ai encore la Mob de Max, elle fonctionne et je l'utilise toujours.

Après m'avoir obligé à passer le BSR (Brevet de Sécurité Routière) mon grand-père m'avait offert un scooter de 50 ccs pour mes quatorze ans. Il savait que Max, qu'il aimait bien, m'avait donné une Mob et que j'allais davantage l'utiliser mais il ne s'en offusquait pas ; il l'avait fait par agrément comme à chaque fois. Il savait aussi que c'était Ludivine qui allait l'utiliser le plus. Il nous arrivait, plusieurs fois, de partir ensemble au cinéma le dimanche après-midi ; Max et moi chacun sur sa Mob et Ludivine sur le scooter avec Luisa à l'arrière. Nous aimions nous retrouver ensemble en salle, à regarder des films de préférence comiques ou (à l'extrême) des films d'horreur,

équipés chacun d'un coca et d'une grande boîte de popcorns. Nous nous mettions tout en haut de la salle de cinéma pour avoir une meilleure vision des films et surtout une vue globale des strapontins et de leurs occupants ; ils faisaient aussi partie du spectacle. Max appréciait nos sorties et s'arrangeait en permanence pour être à côté de Ludivine. Cela ne semblait pas la déranger ; bien au contraire.

Les années passèrent paisiblement et me voila à seize ans en deuxième scientifique. Max, lui, avait pris une autre direction ; il avait choisi l'apprentissage. N'étant pas du tout attiré par les études, il préféra se rapprocher de la vie active en optant pour une formation de cuisinier. Il prenait cela très au sérieux et envisageait dans un avenir proche d'ouvrir un restaurant après quelques années de perfectionnement dans La Brasserie du Parc, située en centre-ville. Le patron du restaurant, Jean RASTE dit Jean-Jean, qui connaissait bien ses parents, l'avait pris comme apprenti. Max est très manuel, il a toujours aimé manger et adore faire à manger (il paraît que l'un ne va pas sans l'autre). Les premières fois furent un peu loupées mais il s'est clairement amélioré. C'est lui, qui encore aujourd'hui, nous prépare régulièrement les pizzas à la maison. C'est vrai que ce n'est pas une référence culinaire, mais il a démarré comme ça et je peux vous dire que ses pizzas sont appréciées de tous sans exception. Les épices et les ingrédients sont tellement bien choisis, tellement bien dosés qu'il s'en était fait une réputation qui l'avait suivi jusqu'à son école. Malgré cela, Jean-Jean ne lui a jamais demandé de préparer des pizzas.

Le restaurant de Jean-Jean est spécialisé dans les plats à base de poissons et de fruits de mer et même si le nom de celui-ci laisserait à penser qu'on y servirait essentiellement de la bière, il n'en est rien. Le patron aime à faire visiter le lieu le plus atypique du bâtiment qui est la cave. C'est souvent là qu'il propose sa carte des menus (suivant les clients ; les clients qu'il connaît bien) et fait choisir ou propose ses vins. Jean-Jean aimait à dire que son apprenti était parfait, qu'il en était fier et qu'il irait très loin. Encore maintenant, il n'arrête pas de tarir d'éloges envers lui, ç'en est presque trop.

Nous avons bien évolué en boxe française Max et moi. Nous nous sommes mutuellement perfectionnés en travaillant assidûment les mouvements liés aux coups avec les poings et les pieds. Max était le meilleur à la lutte traditionnelle, moi je le surpassais à la canne de combat. Jean-Jacques et Sébastien nous

ont rejoints et s'entraînent avec nous depuis près d'un an ; ils ont vite et bien évolué.

Le groupe REVOLUTIONE a changé de nom et s'appelle aujourd'hui UPPERCUT.

Nous pleurâmes tous les deux comme si cela pouvait nous consoler

Mon entraînement du lundi se terminait, il était dix-neuf heures quarante-cinq lorsque je partis me doucher. En principe, je me lavais après vingt heures mais comme Max et toute la bande n'étaient pas là, je m'y étais pris plus tôt. Nous étions en fin d'automne, il commençait à faire froid et la nuit était déjà tombée. Je sortis de la salle de sport à vingt heures cinq ; la douche avait été très rapide. Il pleuvait des cordes ; le siège de ma mob et ma mob, que pour une fois je n'avais pas mis dans le local protégé, étaient trempés. Après plusieurs essais infructueux de démarrage, je me résignai à appeler ma mère. Ne réussissant pas à la joindre et pensant qu'elle était avec Chris, j'appelai celle-ci. Christiana décrocha immédiatement et me demanda si cela allait et si j'avais un problème. Je lui demandai si ma mère était avec elle. Elle me répondit que non, qu'elle ne savait pas où elle était et me redemanda si j'avais un problème. Je lui répondis, quelque peu gêné, que je sortais de mon entraînement, que ma mob me laissait en plan, qu'il pleuvait à verse, et que j'aurais aimé pouvoir compter sur ma mère pour venir me chercher. Elle réagit instantanément en me proposant de venir me récupérer, en insistant sur le fait que cela ne l'embêtait pas du tout et qu'elle serait là dans moins de dix minutes. Le temps de ranger ma mob dans le local, elle arriva comme elle l'avait dit, en huit minutes, dans sa petite Twingo vert-citron qu'elle aimait bien. Elle avait eu la présence d'esprit de prendre une grande serviette de bain qu'elle me mit sur les épaules. Tout juste rentrée dans sa petite voiture, elle s'empressa de me questionner sur ce qui m'était arrivé. En m'écoutant d'un air très intéressé, elle me frictionna énergiquement la tête comme si elle était ma mère et que je n'étais qu'un enfant. Elle était à la fois douce et vive et ce n'était pas pour me déplaire d'autant plus que de tous ses mouvements il

se dégageait un parfum chaud et subtil qui me mettait en émoi. Elle continua de me dire que cela ne l'avait pas dérangée de venir me chercher et que je pouvais compter sur elle à n'importe quel moment. Nous voilà partis sous la pluie.

Elle mit sa main droite sur la mienne et me proposa de nous arrêter chez elle le temps de sécher mes vêtements. Chris habitait entre la salle de sport et la maison de mes parents. Sa main était moite et chaude. La moiteur de sa main était loin d'être désagréable. Cela faisait remonter en moi d'anciens souvenirs de chaleur humide ; mon rythme cardiaque était remonté à la limite du supportable. Je me laissais faire en lui disant qu'elle pouvait me ramener directement et que je ne voulais pas les déranger davantage elle et Frantz. Elle continua de me tenir la main en la serrant par impulsions comme pour me retenir. Elle insista en précisant que Gilbert était en mer du Nord et que si je venais chez elle, elle se sentirait moins seule le temps de ma présence. J'acceptai son offre en posant mon autre main sur la sienne. Elle n'enleva sa main que pour changer les vitesses. Celles-ci changées, elle remettait sa main dans les miennes. Tout se fit dans le silence pendant tout le trajet restant. Arrivés chez elle, nous entrâmes ensemble dans le grand vestibule. J'enlevai mes chaussures que je laissai sur le tapis d'entrée ; elle fit de même. Gribouille passa entre mes jambes tout en ronronnant. Tous deux pieds nus, elle me prit par le bras et m'entraîna dans la salle de bains après avoir caressé et repoussé sa chatte. Arrivée près de la baignoire, elle prit le bas de mon épais pull à capuche qu'elle remonta et qu'elle enleva. J'étais torse nu devant elle. Le pull en mains elle regardait successivement mes épaules, ma poitrine et mon bas-ventre qui se manifestait de façon incongru. Sans voix, je me sentis devenir rouge pivoine ; Chris semblait être ailleurs et s'en foutre. Elle laissa tomber le pull et se mit à caresser mes bras, mon cœur battait à deux cents à l'heure. Elle ramena ses bras autour de mon cou, avança doucement son visage vers le mien et mit ses lèvres sur les miennes. Sans me poser de questions, je me laissais aller à la prendre dans mes bras pour bien la serrer contre moi en glissant progressivement ma langue dans sa bouche.

Ma première expérience, avec Marie-Louise, me permit d'acquérir plus de confiance en moi. Cet événement qui m'avait fait passer directement de l'enfance à l'adolescence m'avait laissé entrevoir bon nombre de jouissances possibles. Depuis ce fameux jour, j'avais connu bien des lèvres et bien des langues. Cela allait des lèvres fines quelques fois pincées aux lèvres

épaisses et charnues souvent ouvertes. Il n'y avait pas réellement de règles. Elles avaient toutes un charme délectable. La différence de grandeur ou grosseur de leur langue entraînait systématiquement une façon de faire différente. Je n'ai jamais retrouvé avec d'autres, les plaisirs que j'avais connus avec Marie-Louise.

J'avais bien changé en plus de deux ans. La savate boxe française plus l'utilisation régulière des appareils de musculation et la course à pied m'avaient transformé physiquement. Le petit garçon chétif à la voix enfantine était devenu un adolescent à la voix grave, correctement charpenté, de soixante-douze kilos pour un mètre soixante-dix-huit ; presque un homme.

Une chose n'avait pas changé, ma coupe de cheveux mi- longs où Chris plongeait ses mains pendant notre enlacement. Elle avait trente-deux ans, on lui en aurait donné vingt-deux. Elle avait de longs cheveux blonds qu'elle mettait en queue de cheval lorsqu'elle allait travailler dans le service de chirurgie cardiologique de l'hôpital BLANCHAUS. J'ai toujours adoré la voir coiffée comme cela ; laissant bien apparaître un cou semblant si fragile. Elle avait travaillé ce matin-là et avait gardé la coupe de cheveux que j'aimais. Je profitai de son cou dégagé pour laisser courir ma bouche le long de celui-ci en terminant ma course derrière ses oreilles que je dévorais tendrement. Elle descendit ses bras et me prit par la main pour m'entraîner dans la chambre d'amis. Après avoir fermé la porte derrière moi pour éviter que Gribouille ne nous suive, elle alluma la seule lampe de chevet qu'il y avait dans la pièce, me ramena près du lit et tout en s'accroupissant face à moi s'acharna à enlever mon pantalon sans précaution. En revanche, elle sembla prendre un plaisir extrême en enlevant soigneusement mon caleçon. Elle me précipita sur sa couche en se relevant et se déshabilla dans l'instant. J'étais allongé sur le dos ; elle vint se positionner au-dessus de moi et s'empala délicatement.

Je n'avais jamais fait l'amour, elle venait de me dépuceler.

Elle était restée à califourchon et active pendant toute la durée de nos ébats. A aucun moment elle ne me regarda ; la plupart du temps elle avait les yeux fermés. Moi, je contemplais son visage s'exprimer différemment à chaque balancement de hanches. Il me semblait le voir se contracter et se détendre à chaque mouvement de bassin. De doux petits gémissements sortaient de sa bouche entrouverte. Mes mains tenant ses cuisses, je contemplais sa poitrine rebondissant à chaque coup de reins. Ses tétons de petite taille étaient plantés sur de petits mamelons de couleur rouge

sombre, le tout posé sur des seins en forme de poire. Son corps était magnifique, elle avait une peau très blanche ; comme j'aime. Mon plus grand plaisir était de lui caresser les seins et son petit ventre en terminant sur son soyeux triangle noir d'encre. C'est là que je me rendis compte qu'elle n'était pas une vraie blonde, moi qui l'avais toujours connue avec cette teinte de cheveux.

Au bout d'une dizaine de minutes, Chris amplifia les mouvements, nos deux respirations devinrent plus fortes et plus rapides. En un instant les mouvements se bloquèrent et dans une contraction simultanée, nous poussâmes tous deux un doux râle de satisfaction.

Tout se passa relativement vite. Nous y avions tous deux trouvé notre compte. Nous nous rhabillâmes hâtivement pour reprendre silencieusement et sous des trombes d'eau le trajet du retour. Arrivé devant chez mes parents, je pris les mains de Chris qui se laissa faire et lui demandai si elle voulait bien me ramener, le lendemain, à la salle de sport. Sans mot dire, elle acquiesça d'un mouvement de tête. Elle m'embrassa amicalement sur les joues comme si rien ne s'était passé.

Je sortis de la voiture et partis sans me retourner, je venais de réaliser que j'étais passé de la phase adolescence à celle d'adulte.

Je rentrais chez moi, il était vingt et une heure dix, je me demandais si ce que j'avais vécu s'était réellement passé. Mon père qui regardait la télé dans le salon me demanda si cela allait et si j'avais mangé. Toute l'équipe (Max, Jean-Jacques, Sébastien et moi), nous allions régulièrement manger un sandwich au 'Café du Bon Coin' à BLENNOTTE après nos entraînements. La patronne, qui nous aimait bien, nous faisait des Jambon-beurre succulents à souhait. Ma mère rentra à vingt et une heure trente, elle avait passé toute l'après-midi avec Francine. En entrant, elle me demanda si cela s'était bien passé avec Chris qui l'avait contactée et s'excusa de ne pas m'avoir répondu au téléphone. Je lui répondis qu'on avait de la chance d'avoir des amis comme Chris et Gilbert. Je me couchai hâtivement ce soir-là ; toutes mes pensées étaient dirigées vers Chris.

Après une nuit de sommeil agité, je n'attendais qu'une chose ; que la journée se passe et que Christiana vienne me récupérer.

Chris travaillait en alternance sur deux postes ; matin et après-midi. Elle faisait le poste du matin cette semaine-là, de sept heures à quinze heures.

Le cours d'Anglais terminait à seize heures et je n'avais pas d'autre cours qui suivait. Je sortais de la classe avec mon téléphone collé à mon oreille. Après deux sonneries Chris

décrocha en me demandant où elle devait venir me chercher. Dès que nous nous mîmes d'accord, elle me récupéra, presque dans la foulée, au coin de la rue Victor Hugo en prolongement de la rue du lycée Jean de La Fontaine. En entrant dans la voiture qu'elle avait complètement nettoyée, je m'avançais vers elle pour bien l'embrasser sur les joues. Il faisait beau. Sans rien dire, elle m'amena chez elle (sans détour).

Elle m'entraîna dans la chambre d'amis au pas de course, je n'avais même pas eu le temps de voir Gribouille.

Elle avait nuancé notre rapport en débutant par une étape des plus excitantes. Tout juste déshabillé, nous nous enlaçâmes sur le lit ouvert et après cinq minutes d'embrassades torrides, elle se mit à me lécher en commençant par le visage puis le cou, le torse, les bras, les jambes, ...

J'avais l'impression d'être un immense sucre d'orge qu'elle léchait avec délectation en finissant sur son extrémité qu'elle suçait goulûment et délicieusement. J'avais regardé à plusieurs reprises, comme le font beaucoup de jeunes de mon âge, des films particuliers sur internet qui montraient des scènes qui ressemblaient à ce que Chris me faisait mais je n'avais jamais imaginé que cela soit aussi bon et agréable. Nous terminâmes nos ébats comme la veille et avec autant de passion.

Gilbert était encore absent la semaine suivante. Nous nous vîmes Chris et moi de nombreuses fois, dès que la situation le permettait. Chaque nouvelle relation était différente, celle-ci évoluait ; je m'investissais davantage et tout devenait plus intense. Elle inventait des jeux du style : tu me touches où je te touche, tu me fais ce que je te fais, ... Je participais en devenant plus actif, nos rapports n'avaient plus de limites. En peu de temps, elle avait su m'apprendre, avec enthousiasme, les diverses modalités de la satisfaction sexuelle.

Frantz revenu, nous ne nous retrouvâmes que lors des repas que chacun organisait à tour de rôle, comme à l'habitude. Chris agissait comme si de rien n'était, comme si rien ne s'était passé entre nous. J'observais Frantz qui jetait, de temps en temps, des regards recherchant de la complicité en direction de Chris ; la jalousie m'étreignait durant ces moments-là.

Toutes les semaines où Frantz était absent et pendant plus de trois mois, nous n'avons pas cessé de nous voir Chris et moi sans que personne ne s'en aperçoive ; même pas Max. Étonnamment, plus nos relations étaient fréquentes, plus la méfiance était de rigueur. Très rapidement, les jeux érotiques se prolongeaient en longues conversations. C'est lors de l'une de ces premières

discussions que Chris m'avoua que malgré mon jeune âge et sans qu'elle sache l'expliquer, elle avait été attirée par moi dès notre première rencontre.

Avec le temps, je me rendais compte que j'étais en train de tomber amoureux de cette femme bien plus âgée que moi et qui, de surcroît, était la meilleure amie de ma mère.

Avec le temps, je sentais un malaise grandir en elle rendant nos derniers rendez-vous plus difficiles, peut-être plus coupables.

Un mercredi après-midi, après un rapport plus long et plus voluptueux qu'à l'accoutumée, assise à côté de moi et me tenant les mains tout en me regardant directement dans les yeux avec son regard brûlant et affectueux des jours indiquant que la prochaine fois était loin, elle m'annonça que tout s'arrêtait.

Je restais assis en silence, sans aucune réaction apparente, comme si Chris n'avait rien dit. Elle répéta ce qu'elle venait de dire en précisant qu'elle suivait Frantz qui partait travailler en Guyane française. Je réagis d'une façon brusque en retirant mes mains de ses mains et en me levant prestement. Je me dirigeai vers la porte fermée de la chambre que j'ouvris violemment. Gribouille entra en passant entre mes jambes et se positionna sur le lit à côté de Chris. Je lui demandai, en bafouillant, pourquoi elle partait avec lui, pourquoi elle le suivait. Elle me précisa que sa société avait donné beaucoup plus de responsabilités à Gilbert et qu'elle lui avait demandé d'être présent en permanence sur le site ; en tout cas, proche du site et d'être disponible à toute heure du jour et de la nuit. Il avait une mission prévue pour trois ans et avait demandé à son entreprise de trouver un emploi dans le secteur médical pour elle. Ce que la société fit.

Elle se leva et me prit dans ses bras en pleurant. Nous pleurâmes tous les deux comme si cela pouvait nous consoler.

Je la repoussai en vain. Elle me clama qu'elle n'y pouvait rien et que, de toute façon, notre relation, (quasi incestueuse), était sans issue. Je partis en courant furieux et indigné, j'avais le sentiment d'avoir été trompé et qu'elle s'était jouée de moi. Parlant seul et à haute voix, je rentrai en m'apitoyant sur mon sort.

Le lendemain de cette dernière entrevue avec Christiana, ma mère me confirma le départ de sa meilleure amie qui suivait son mari. Elle se confia à moi, en pleurs, comme si j'étais la personne qui pouvait le mieux la comprendre ; je le ressentais comme ça.

Ils partirent tous deux précipitamment après un dernier repas que ma mère avait organisé. Elle avait aussi invité Nicolas et Francine, qui devint d'ailleurs sa nouvelle meilleure copine.

Ils nous quittaient en emmenant Gribouille que mes parents avaient proposé de garder pendant leur longue absence. Tout le monde se sépara en pleurs, même Frantz à qui j'en voulais à mort de me prendre la personne que j'aimais le plus au moment-là.

Les quatre premières semaines après leur départ, j'avais appelé plusieurs fois Chris sur son portable. Jamais elle ne décrocha. La cinquième semaine, un message m'indiqua que le numéro n'existait plus. J'étais complètement dégoûté. Je ne comprenais pas sa réaction qui ne correspondait en rien à ce que nous avons vécu ensemble. Elle était partie comme une voleuse à qui j'aurais fait du mal.

Sur une très longue période, mes parents et moi n'avons plus eu de nouvelles des PAGERAY.

Un jeune gendarme qui n'était autre qu'Éric REGIONI

Après quelques semaines remplies de vague à l'âme, que je mis sur le compte du changement de saison, je retrouvai ma bande de copains et copines. Certaines d'entre elles devinrent de nouveaux éléments d'expérience. J'avais très vite oublié Chris après avoir consommé bon nombre de nouvelles jolies filles. Les connaissances acquises, dont je faisais profiter pas mal d'entre elles m'avaient donné une renommée particulièrement palpitante auprès de celles-ci, même si tout se faisait souvent à la sauvette et à des endroits pas toujours convenables.

Notre maison est construite sur les hauteurs de BLENNOTE appelées 'La Côte des Chèvre'. Elle surplombe la ville et une grande partie de l'Étang des Anguilles'. Elle est positionnée sur un grand terrain bien isolé de son entourage. Mes parents ont fait construire une grande piscine cachée du voisinage. Les abords de la piscine parfaitement aménagés donnent sur un pourtour extérieur sympathique qui est protégé, en grande partie, de la pluie et des regards. Un grand salon de jardin et des fauteuils assortis complètent le bar et l'installation barbecue/four à pizza. Ma mère nous préparait, à chaque fois que nous faisons la fête, des petits sandwiches au jambon, au saucisson et au fromage présentés sur un grand plateau à côté de boissons rafraichissantes.

En été, la musique provenait de la petite chaîne hifi posée sur le bord du bar ; les boums se terminaient toujours en danses aquatiques.

C'était essentiellement durant ces distractions festives que la drague s'opérait.

Malgré le bruit que nous faisons régulièrement, les voisins, relativement éloignés de nous géographiquement, que mes parents invitaient de temps en temps, ne nous avaient jamais fait de remarques sur la gêne que nous pouvions occasionner. C'étaient des personnes âgées un peu sourdes (c'est ce qu'elles disaient) qui connaissaient bien Nicolas et Francine.

Plus d'une année s'était écoulée. Nous avons tous bien changé.

Rose BLANCHE, qui est devenue ma petite amie, était venue me voir tous les jours après mon altercation avec les jumeaux et Éric. Nous avons tous les deux treize ans et rien ne laissait présager que nous allions être aussi épris l'un de l'autre. À l'époque de ses visites, elle était un peu rondelette mais sans exagération. Mes amis, à la critique indélicate disaient d'elle que son feuillage était important et cachait beaucoup trop sa fleur (il n'y a pas de double sens).

Aujourd'hui, Rose est une belle plante fine, tout en longueur, d'un mètre soixante-quinze (nous faisons presque la même taille lorsqu'elle met ses hauts talons), avec une longue chevelure épaisse et de couleur noir corbeau. Sa peau est très blanche quasi translucide ; de la porcelaine. Son visage est éclairé par des yeux gris bleu. Son nez très légèrement retroussé lui donne un air mutin. L'ensemble est magnifiquement bien équilibré. Elle a un prénom ancien de fleur mais quelle belle plante. La seule critique que mes amis lui font à présent, c'est d'être avec moi.

Pour clôturer l'année scolaire, mes sœurs avaient organisé une boom-party. C'est là que nous nous sommes revus Rose et moi. Mes parents, qui étaient invités chez Nicolas et Francine cette soirée-là, nous avaient autorisés à inviter tous nos ami(e)s à condition que la piscine ne devienne pas un marécage, qu'aucune boisson alcoolisée ne soit consommée et que les voisins ne soient pas incommodés par nous. Ils avaient précisé qu'ils allaient les prévenir et qu'ils leur communiqueraient le numéro de portable de ma mère au cas où.

C'est Sébastien qui ramena Rose en même temps que sa copine Léa. À seize ans, Rose avait quitté le lycée et faisait un apprentissage comme Max mais dans le secteur de l'habillement,

pour devenir vendeuse. Elle travaillait dans l'un des magasins que ses parents possédaient en plein centre-ville.

Depuis ce temps je n'avais jamais eu l'opportunité de la revoir. Il faisait chaud, mes sœurs avaient prévenu tous nos amis que nous disposions tous de la piscine et que chacun devait prévoir en fonction. C'est moi qui avais pour tâche d'aller accueillir les invités. Ludivine et Luisa s'étaient occupées des boissons et des amuse-gueules. Elles s'occupaient aussi du service et de la mise en place, en fait, de la plus grande besogne. Installé à l'extérieur, debout sur mes tonges, devant la porte d'entrée, j'avais mis mon plus beau caleçon de bain, un nœud papillon noir libre autour du cou et une paire de lunettes de soleil bien sombres. Cela semblait faire de l'effet, surtout auprès des filles qui ne pouvaient s'empêcher de toucher mon nœud papillon comme si cela pouvait leur porter chance. De temps en temps, Max venait me tenir compagnie en m'apportant un jus de fruit. Nous restions tous les deux assis sur les marches d'escalier de l'entrée à contempler et discuter sur les copines des copains.

J'avais remarqué depuis peu que Max discutait beaucoup avec Luisa. Lui que je pensais être plutôt attiré par Ludivine (plus âgée que lui) montrait finalement davantage son attirance envers ma petite sœur. Elle était plus petite que lui et toute en délicatesse mais ils allaient bien ensemble. Cela ne me dérangeait pas du tout d'imaginer les voir sortir tous les deux. Après tout, il n'y avait pas une grande différence d'âge entre eux et Max était mon meilleur ami. Je lui confiais tout sauf la liaison que j'avais eue avec Christiana, cela, c'était mon secret. Quand Rose arriva, nous faisons les pitres tous les deux. Nous échangeons quelques coups de pieds bien placés comme si notre dernier entraînement de boxe se terminait là. Elle avait bien changé au point que je ne l'avais même pas reconnue. Je pensais qu'elle était l'amie de l'amie de Sébastien. Ce bougre ne m'en avait jamais parlé comme s'il avait voulu la protéger de moi. Je n'étais pourtant pas quelqu'un qui avait pour habitude de me vanter de mes conquêtes.

A ma vue, elle me parut mal à l'aise, semblant se demander si elle avait bien fait de venir. Je n'avais plus autant d'appréhension vis à vis des filles mais en la voyant comme ça, j'en étais resté tout pantois. Je pris le temps de les escorter jusqu'aux abords de la piscine en présentant Rose et Léa à mes sœurs qui ne les connaissaient pas ou qui ne se s'en souvenaient plus. Comme tous les amis étaient arrivés, je partis fermer la porte d'entrée à clef en faisant le tour des convives pour bien revoir qui était

présent tout en leur demandant si tout allait bien et s'ils n'avaient besoin de rien. Au retour, je croisai Rose qui cherchait un endroit pour se changer et se mettre en maillot de bain. Léa avait mis son maillot sous ses vêtements et les avait enlevés à côté de la piscine. Presque tous avaient fait pareil et l'on pouvait voir ça et là plusieurs amoncellements d'habits mélangés. En discutant de tout et de rien, je l'amenai dans la salle de bains située à l'étage. Puis, je me mis à l'attendre devant la porte fermée sans lui dire que j'allais le faire. Après dix bonnes minutes, elle sortit revêtue d'un bikini super affriolant. Elle se rendit compte de mon état de surprise et semblant gênée, me demanda si je voulais bien lui faire visiter le reste de la maison. La première pièce que je lui montrai était ma chambre. Elle me fit la remarque qu'elle la connaissait, et qu'elle se souvenait encore des nombreuses fois où elle était venue me voir, moi mal en point et elle toute timide et bien différente d'aujourd'hui. Elle me fit aussi la remarque que la pièce avait changée en mieux, sans les posters de l'époque. Je l'emmenai voir toutes les pièces, même la chambre de mes parents. La visite terminée, nous rejoignîmes les autres convives qui nous firent la réflexion de se demander où nous étions passés et ce que nous avions bien pu faire pendant tout ce temps. Elle se sépara de moi en allant rapidement se placer entre Léa et Sébastien, comme pour se protéger. Avais-je une si mauvaise réputation pour qu'elle s'échappe comme cela ?

Le reste de la soirée s'enchaîna sans heurt, pleine de bonhomie, tous savaient que Max, Sébastien, Jean-Jacques accompagnés de Maryse et moi faisons de la boxe française et personne n'aurait osé nous défier.

Mes parents rentrèrent à deux heures du matin et ne vinrent pas nous voir. Les derniers rescapés partirent trente minutes plus tard, en silence comme si toute la soirée s'était déroulée comme cela. Certains avaient du mal à récupérer leurs vêtements sous les différents tas. Certains avaient même pris les vêtements d'autres. En raccompagnant Rose, qui faisait partie des dernières personnes encore présentes, je lui demandais précautionneusement si elle sortait avec quelqu'un. Un non discret qui me ragailardit me permit de lui demander s'il était possible de se voir le lendemain.

Nous nous vîmes le lendemain après-midi, comme convenu, au 'Café du Bon Coin'. Ce fût la seule fois où nous nous retrouvâmes en ce lieu.

Il est clair que si vous voulez faire savoir quelque chose à quelqu'un ou à beaucoup d'autres sans même les avoir vus, vous venez en parler dans cet établissement.

Nous sortîmes plusieurs fois encore et en différents endroits. Au départ, les rencontres étaient bien espacées puis elles se firent plus souvent, pour en arriver à se voir tous les jours. Rose, qui avait une voix très douce, aimait beaucoup parler ; cela ne m'ennuyait pas. Elle parlait lentement sans se répéter, pas comme certaines ou pire, comme moi. Je prenais du plaisir à l'écouter, moi qui avais pourtant l'habitude d'être malheureusement trop bavard.

Nous nous embrassâmes, langoureusement pour la première fois à notre deuxième rendez-vous.

Nous fîmes la première fois l'amour à notre septième rencontre.

Nous le fîmes dans une chambre d'hôtel plutôt que dans ma voiture. Nous voulions que ce soit parfait ; mais cette première fois ne l'avait pas été. Rose n'avait jamais eu de relation sexuelle et malgré toute la douceur de nos étreintes, elle avait souffert lors de ma première possession.

Je me rendais aussi compte et même avec Rose que j'aimais éperdument que je n'avais jamais éprouvé autant de plaisir que celui que m'avait prodigué Chris. Était-ce le phénomène de la première fois que l'on n'oublie jamais ou tout simplement l'expérience de cette femme bien plus âgée que moi.

Nous prîmes, unanimement, la décision de squatter, à tour de rôle, nos chambres respectives. Nos parents ne nous firent jamais de remarques désobligeantes. Ils se connaissaient de vue et avaient eu plusieurs fois l'occasion de parler ensemble. Ils avaient l'air de s'apprécier. Ma mère achetait fréquemment ses vêtements dans le grand magasin du centre de BLENNOTTE. Elle y allait quelques fois pour se promener et voir les nouvelles collections. Elle le faisait maintenant avec Francine qui était toujours mise sur son trente et un et qui prenait énormément de plaisir à l'accompagner. Ce magasin renommé présentait l'avantage d'être accessible à bon nombre de personnes de tout âge. Le choix était important et pour tous les prix.

Les BLANCHE m'avaient adopté et je dînais assez régulièrement chez eux. Les discussions étaient d'ordre général mais très orientées sport. André et Sébastien adoraient le foot et ne loupèrent aucun match retransmis en direct à la télévision après vingt heures. Carol, assez prude, tenta plusieurs fois de parler chiffon mais sans succès. Elle m'avait proposé de venir

dîner le soir ou un match de sélection important était prévu. André qui jouait encore au foot dans l'équipe des séniors du club de BLENNOTTE avait invité une paire de copains. La soirée s'annonçait bien animée. Carol ne voulait pas se retrouver seule au milieu de tous ces énergumènes à faire le service sans profiter de Rose qui venait souvent souper chez mes parents ; elle aimait beaucoup être en leur compagnie. Ils étaient très prévenants avec elle et elle s'entendait très bien avec mes sœurs.

La veille, Carol nous avait demandé d'aller faire les courses au supermarché de la partie village proche de chez eux. Ils habitaient si près que nous y sommes allés à pieds. Les courses terminées et le caddie bien rempli des éléments inscrits sur la liste que nous avait fourni la mère de Rose, nous voilà prendre la direction du retour. En rentrant, nous avons remarqué trois jeunes qui se chtiplaient (comme on dit chez nous) bruyamment à côté d'un des abris à caddies situé à côté de l'entrée du magasin.

Les courses déposées et après avoir fait la vérification que tout y était, nous repartîmes rapporter le chariot vide. Nous retrouvâmes les trois mêmes excités à l'endroit où nous les avions laissés. Tous les trois étaient devant l'abri, à maltraiter la poubelle accrochée qui ne le resterait pas longtemps et à narguer les personnes venant prendre ou déposer les caddies. Un des trois qui avait l'œil gauche poché s'était assis, presque allongé, dans un des premiers chariots et faisait mine de se curer le nez et de déposer sa morve sur quasiment toutes les barres de poussée ; vraiment écœurant. En avançant vers le point de dépose, Rose, pourtant très pondérée, n'arrêtait pas de faire des remarques bruyantes sur la manière d'agir de ces trois loustics. Je lui demandais de parler moins fort et même de se taire tout en la dirigeant vers un abri plus éloigné. Elle avait l'air de ne pas comprendre ma façon de réagir et semblait me dire que ma réaction la gênait, comme si j'avais peur d'eux.

Oui, ils m'inquiétaient ! J'avais gardé le souvenir de la violence des coups que les jumeaux et Éric m'avaient infligés. Les séquelles n'étaient pas physiques mais morales. A l'époque j'étais avec Max, aujourd'hui j'étais avec elle.

Lorsqu'ils s'aperçurent que nous nous éloignions d'eux, un des trois sortit le chariot toujours occupé. L'autre se mit à l'avant pour le diriger en le maintenant. Ils ne perdaient pas l'occasion de frôler et tamponner les voitures stationnées tout en riant aux éclats. C'étaient des gamins de dix-huit ans complètement paumés.

Celui qui était à l'avant lâcha le caddie et l'autre le poussa contre le nôtre avec force. Rose explosa. Elle se rapprocha de celui qui avait créé l'incident et en hurlant, le couvrit d'injures. Tous les noms d'oiseaux qui lui venaient à l'esprit y étaient passés aussi. En repoussant notre chariot, et sans rien dire, il lui mit une taloche d'un revers de main. Il la gifla si fort qu'elle perdit l'équilibre et s'affaissa sur le sol. La lèvre inférieure éclatée et sanguinolente attestait la violence de l'action. Mon sang ne fit qu'un tour. Je fondis sur lui et lui décochai un coup de poing qui le fit vaciller sur ses jambes sans le faire tomber. L'allongé du chariot s'éjecta en un éclair et fonça sur moi en même temps que le troisième, plus proche, qui semblait moins virulent. Ils réussirent à me bloquer les bras et les jambes tandis que celui que j'avais frappé me rouait de coups. Il me mit plusieurs directs au visage et privilégia les coups portés au ventre en visant le côté foie. Ils voulaient me mettre knock-out pour me finir au sol à coups de pied. Rose se releva péniblement, prit notre chariot et fonça sur nous sans ménagement. Elle parvint à bousculer celui qui me tabassait et un de ceux qui me maintenaient. Je réussis à me dégager en repoussant celui qui me tenait encore puis dans un élan démesuré je me mis à distribuer des châtaignes et des revers frontaux laissant deux des compères cloués au sol. Je frappai le troisième avec une force semblant décuplée, au visage, aux cuisses et au bas du dos. Il s'effondra sur ses genoux, devant moi.

Pendant les entraînements de boxe, je n'avais jamais été confronté à ce type de combat. Je me retrouvais toujours devant un seul adversaire. Durant les épreuves sportives, il n'y avait pas la haine de l'autre telle que je l'avais vécue et ressentie ce jour-là.

Cette altercation et les plaintes des clients avaient fait réagir l'agent de sécurité et le directeur du magasin qui étaient venus voir ce qui se passait. Entre-temps, ils avaient pris contact avec la gendarmerie nationale qui arriva quelques minutes plus tard, en estafette. Ils étaient quatre gendarmes dont deux stagiaires, une très jeune gendarmette que je ne connaissais pas et un jeune gendarme qui n'était autre qu'Éric REGIONI. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas revu et jamais je n'aurais pu imaginer le voir faisant partie de ce corps de fonctionnaires. Au vu de l'état des trois complices, de Rose avec sa lèvre gonflée et de moi-même, le brigadier réclama l'intervention de deux véhicules sanitaires. Nous étions tous vraiment bien arrangés.

Étonnamment (ou peut-être naturellement), c'est lorsque les gendarmes arrivèrent que les nombreux clients qui avaient vu la

scène s'étaient rapprochés. Ils réagirent tous (avec une cacophonie extrême) en criant que les trois individus s'en étaient pris à Rose et à moi, qu'ils étaient mauvais, que l'on n'y était pour rien et que nous avions tous deux bien su nous défendre.

Une seule ambulance se présenta, obligeant les gendarmes à prendre les trois malfrats dans leur camionnette (ce qui était logique). Nous embarquèrent tous et nous nous retrouvâmes rapidement à l'hôpital BLANCHAU. Pendant le trajet, tous deux installés à l'arrière du véhicule, je pris Rose dans mes bras et sans oser l'embrasser, je lui fis part de mon étonnement quant à sa réaction face à l'évènement. Elle profita de ce moment d'émotion pour s'excuser de sa façon d'agir et de son manque de confiance en moi qu'elle avait éprouvé avant l'accrochage.

Arrivés aux urgences, nous fûmes immédiatement pris en charge et dirigés vers les services adéquats. Les gendarmes qui nous avaient suivis nous questionnèrent sur ce qui s'était passé et nous suggérèrent de porter plainte. Ce que nous refusâmes. Vu le nombre de voitures abîmées, suffisamment de personnes allaient le faire.

Avant de partir, Éric vint me voir et me prit à part. Il me dit qu'il était content de me revoir mais qu'il aurait, bien sûr, préféré me voir en d'autres circonstances. Il tenait absolument (même si cela était un peu tard) à s'excuser de tout ce qu'il m'avait fait subir. Il me demanda si j'avais encore des griefs contre lui et insista sur le fait qu'à l'époque il était jeune et qu'il s'était laissé facilement embrigader par une mauvaise bande de copains mal choisis. Je lui répondis que le temps effaçait beaucoup de choses et que certaines nous surprenaient souvent, suivant leur évolution. Il me demanda encore d'attendre un moment et sortit de la pièce où nous nous trouvions pour réapparaître deux minutes après avec la gendarmette stagiaire. Il voulait absolument me présenter Clarisse avec qui il sortait depuis plus de sept mois.

Nous rentrâmes après deux heures de soins et de discussions ; Rose avec le visage un peu gonflé et quelques douleurs corporelles, moi tout le visage bien gonflé, boitant et avec beaucoup de douleurs corporelles.

La mère de Rose et ma mère qui avaient toutes deux été prévenues de ce qui nous était arrivé étaient venues, en même temps, nous récupérer. Carol insista auprès d'Annabelle pour que nous allions boire un café chez elle, ce que nous fîmes. Elles nous demandèrent de leur raconter, dans les moindres détails, tout ce qui s'était passé. A la fin de l'histoire, Carol proposa à ma

mère d'appeler mon père et mes sœurs et de les faire venir, le lendemain, pour que nous dînions ensemble. Après tout, les courses avaient été faites, autant en profiter. J'apercevais, derrière Madame BLANCHE, André qui sentait bien que sa soirée foot allait capoter et qui faisait la moue des jours pas contents. Au grand plaisir de Carol, qui venait de faire un pied de nez à son mari sans le vouloir ; mes parents acceptèrent l'invitation.

La soirée se passa, comme si tout le monde se connaissait et s'appréciait, avec en fond le match de foot qu'André observait en jetant des coups d'œil furtifs.

Le lendemain, Max, qui avait appris ce qui s'était passé, vint chez moi pour me voir et voir Luisa en douce. Il m'avait confié (il y a peu de temps) qu'il sortait avec elle depuis plusieurs semaines et m'avait demandé si cela me gênait, comme si cette demande devait se faire, que j'avais le pouvoir de dire non et qu'il tiendrait compte de ma réponse.

La brusque tension de la veille fit ressurgir tous les anciens mauvais souvenirs. Je racontais à Max nos mésaventures avec les trois misérables et l'étonnante surprise de voir Éric en gendarme et sa manière de me montrer son intérêt au point de vouloir absolument me présenter sa copine. Depuis la fameuse branlée d'Éric, mon seul souhait était de ne plus jamais avoir à faire à lui. Je m'engageais à ce que ses marques d'affection ne changeraient pas ma façon de penser. Max était aussi stupéfié que moi d'autant que nous l'imaginions plutôt être dans l'autre camp. Dans la foulée, parce que cela me venait à l'esprit, je lui demandais s'il avait des infos sur les jumeaux. Il me rapporta qu'il les avait rencontrés six mois auparavant. Ils s'étaient croisés dans notre fameux tunnel de l'angoisse et du mal, qui était de nouveau aussi sombre. Là, ils n'étaient que tous les trois. En dépit du temps écoulé, les jumeaux n'avaient pas changé. Ils étaient même devenus plus bêtes et plus arrogants. Lorsqu'ils aperçurent Max, ils foncèrent tous les deux vers lui en hurlant tel des animaux enragés. Max resta immobile, légèrement fléchi, prêt à encaisser les coups et à bondir. Sauf que là, c'est lui qui distribua les horions. Il les laissa gisants inconscients par terre et ne prévint personne. Je me permis de lui en faire le reproche, qu'il supporta, tout en précisant qu'il les avait revus le lendemain à BLENNOTTE et que lorsqu'ils le virent, ils changèrent de trottoir la tête basse en précipitant le pas. Il n'avait jamais osé m'en parler pour éviter de faire remonter les mauvaises images du passé ou tout simplement pour éviter de se vanter. Il me

questionna sur ce que je savais des récentes activités qui les concernaient. C'est vrai qu'ils avaient très mauvaise réputation et qu'ils se retrouvaient fréquemment rattachés à des affaires louches. Après lui avoir dit que je les avais totalement zappés, il me confia qu'ils étaient tous les deux à la maison centrale d'ALABI située dans la ville voisine ; à PERCHE. Ils étaient passés en comparution immédiate et au vu de leurs antécédents, ils avaient été immédiatement incarcérés.

Il me conta qu'ils avaient battu leur père à mort lors d'une nuit bien arrosée. Ils avaient bu tous les trois et étaient complètement saouls lorsque le drame arriva. Un des jumeaux n'avait pas accepté les remontrances du père et quand celui-ci voulu le battre, ils se ruèrent tous les deux sur lui. On rapporta à Max qu'il n'était vraiment pas beau à voir. En utilisant un marteau qui traînait dans la cuisine, ils lui avaient défoncé le visage qui ne représentait plus rien. Je lui répondis que cela ne me surprenait pas et que l'on ne pouvait que s'attendre à ce genre de tragédie macabre.

Elle me répondit que nous étions très jeunes

L'année scolaire arrivait à sa fin. Je n'avais pas du tout travaillé sur la préparation de mon baccalauréat scientifique. Je m'étais dit que si je loupais cet examen, il ne serait que reporté à l'année suivante en étant persuadé que là, je le réussirais. Malgré mon insouciance et le fait de n'avoir jamais travaillé, j'avais eu la chance de n'avoir jamais redoublé. Je me donnais cette possibilité d'autant plus que je ne m'étais pas intéressé ni renseigné sur mon avenir qui suivait le bac.

C'était l'année des examens. Rose passait son CAP de vendeuse, Max celui de cuisinier, Ludivine finissait sa prépa et Luisa passait en seconde.

Après avoir tous terminé nos épreuves, nous fûmes tous récompensés par l'obtention des diplômes souhaités, même moi, qui n'y croyais pas. Rose et Max prévoyaient déjà de continuer leurs études et de faire un brevet professionnel dans leurs domaines respectifs, Ludivine se voyait à l'école polytechnique de Paris, Luisa passait en seconde et moi je ne savais pas.

Mes parents, heureux comme je ne les avais jamais vus, avaient prévu de nous faire une belle grande fête accompagnée d'un repas de gaulois ; avec la famille BLANCHE et tous les invités de Noël hormis les PAGERAY et le curé Robert. Si Chris et Gilbert avaient été là, cela aurait été mieux qu'à Noël ! Comme un bonheur n'arrive jamais seul (c'est ce qu'on dit ?), j'avais, en plus, réussi mon permis de conduire. Avant le début du repas, Nicolas et Francine, surexcités, vinrent nous chercher Rose et moi et nous amenèrent à l'extérieur. Une 207 toutes options et presque neuve, était stationnée devant nous, au pas de la porte. Tout en m'embrassant, Nicolas me remit les clefs en me disant : "c'est pour toi, tu le mérites". Je n'en revenais pas et je ne m'attendais pas du tout à ce magnifique cadeau d'autant plus que je n'avais pas le sentiment d'en être réellement digne. Mon grand-père n'avait pas oublié mes sœurs qui eurent toutes les deux aussi de très beaux cadeaux. En insistant, Nicolas, bon grand-père, me demanda d'être très prudent au volant, de prendre soin de Rose, de mes futurs passagers et de moi-même.

René, étonnamment belliqueux, s'était installé face à moi au repas et me narguait en permanence. Il avait l'air remonté contre moi sans que je sache pourquoi. En observant Rose, il n'arrêtait pas de me dénigrer sur n'importe quoi. Il la regardait un peu trop à mon goût. Il était méconnaissable. Il avait un peu bu, lui qui ne buvait jamais et se retrouvait en plein délire. Cela ne me plaisait pas du tout. Max qui était assis à côté de lui et qui observait la scène en silence le prit par le cou et fit mine de l'étrangler d'un bras et de lui asséner des coups de poing de l'autre. René hurla si fort que tous les convives se turent en les regardant tous les deux. Il le lâcha en criant que ce n'était qu'un jeu. Tout le monde se remit à manger et à parler comme si de rien n'était. Après l'intervention de Max, le beuglement de René et le silence de la table, celui-ci se calma. Il faut dire aussi que Luisa qui était de l'autre côté de Max n'arrêtait pas de lui donner des petits coups de coude dans les côtes pour le modérer. Max était très à l'écoute de ma petite sœur, elle faisait de lui tout ce qu'elle voulait. Tout le monde ne pouvait que constater qu'ils étaient éperdument amoureux l'un de l'autre. Mes parents et les parents de Max paraissaient accepter cette idylle. A chaque fois que grand-père et Francine invitaient les JUNOT, ils invitaient aussi les CHEMINET. Ils participaient assez régulièrement, tous ensemble, à diverses activités et se voyaient, entre autre, tous les derniers vendredis de chaque mois au grand restaurant 'Chez MAURICETTE' qui organisait des repas dansants. Il nous

arrivait de les accompagner, quelques fois, et de faire la fête avec eux. La fête, nous la fîmes également cette soirée-là. Mes parents, aidés des voisins qui avaient aussi été invités, avaient aménagé une grande partie du jardin dont le sol recouvert de gravillons prolonge la piscine. Cette partie du jardin ressemble à une clairière entourée d'arbres d'ornement sur lesquels avaient été accrochés des lampions multicolores. Cela tombait bien, nous étions le quatorze juillet. A BLENNOTTE, le feu d'artifice est tiré le quatorze juillet (le treize dans les villes voisines) entre vingt-deux heures trente et vingt-trois heures. Le maire, qui n'est autre que mon grand-père avait, pour l'occasion, demandé à son premier adjoint de faire l'habituel discours d'ouverture. De là où nous nous trouvions, nous pouvions parfaitement voir les tirs d'artifices aux superbes effets lumineux et sonores. Les tirs se font invariablement aux abords de l'étang et orientés vers son centre.

Dès la fin du repas, nous nous retrouvâmes tous sur ce parterre esthétique mais pas très stable pour danser. Ludivine et deux de ses copines s'étaient occupées de la partie musique. Elles s'étaient toutes les trois positionnées derrière le bar et faisaient à la fois DJ et barmans. En regardant Ludivine (que je ne pourrais jamais comparer à René), je me demandais si elle avait déjà fréquenté un garçon. Pourtant très belle, seules ses études comptaient pour elle.

Personne ne s'était aventuré à plonger dans la piscine malgré la chaleur pesante de la soirée. Nous profitâmes d'un moment d'inattention de tout le monde, pour nous éclipser Rose et moi, sans oublier de récupérer une grande serviette de bain. Nous prîmes le temps d'inspecter et d'admirer ma voiture avant de nous y installer. Rose qui s'était inscrit au permis au même moment que moi, mais à une auto-école différente, n'avait toujours pas été convoquée pour son passage à l'examen. Je pouvais ressentir chez elle, une petite part de jalousie que je confondais peut-être, tout simplement avec de l'impatience. Nous partîmes tranquillement en direction de l'Étang des Anguilles'. Après avoir croisé et dépassé plusieurs promeneurs (ou personnes rentrant du feu d'artifice), nous nous engageâmes sur l'étroit chemin macadamisé longeant l'étang entouré d'une épaisse verdure. Toutes les guinguettes situées en bordure de route étaient illuminées par des lanternes multicolores. Des airs de paso-doble, valse et tango s'étaient étalés sur le chemin que nous prenions. Nous nous arrêtâmes dans un renforcement que je connaissais bien pour l'avoir quelques fois fréquenté avant de

sortir avec Rose. A l'époque, j'étais sorti avec des filles plus âgées que moi, qui possédaient une voiture et qui m'avaient fait découvrir cet endroit. Les portes de la 207 verrouillées, nous prîmes place sur la banquette arrière que nous avions couverte avec la serviette. Tout en nous embrassant, Rose en mini-jupe, enleva sa petite culotte tandis que j'enlevais mon short et mon slip kangourou. Je me mis assis au milieu de la banquette et Rose vint s'asseoir sur moi et face à moi. Ses pieds, campés de chaque côté de mes cuisses m'empêchaient de glisser latéralement. Nos mouvements, naturellement limités par nos positions respectives n'étaient que plus stimulants. Je maintenais le haut de son corps d'un bras et les fesses avec l'autre, pendant qu'elle s'agrippait au dossier. L'essentiel des mouvements se faisait par frottement entre nos cuisses.

J'aimais boire sa salive au goût sucré, mélanger tous nos fluides et nos odeurs, à ne faire plus qu'un...

Après nous être rapidement rhabillés et retournés à l'avant de la voiture, je pris le temps de fixer Rose et lui tenant les mains, je lui redis pour la énième fois que j'étais complètement fou d'elle. Je lui demandais si ce sentiment était réciproque et après un silence que j'avais trouvé trop long, elle me répondit par un mouvement de tête qui m'avait suffi. Je lui confiais que je n'avais pas l'intention de continuer mes études et que comme une opportunité de poste se présentait à moi dans la banque de mon père, je vis avec lui la possibilité de la saisir. Alors que je m'attendais à ce qu'il me reproche de ne pas vouloir continuer mes études, il fit tout l'inverse. Il me montra par son attitude clémente et compréhensive qu'il avait confiance en moi, qu'il était content de ma décision en précisant que j'avais le droit de décider de mon avenir et que celui-ci pouvait passer par là. Il allait faire ce qu'il fallait pour que je puisse commencer début septembre de cette année-là. J'avais travaillé à la BNB, en tant que guichetier, un mois entier pendant les vacances des deux dernières années passées. Cela s'était bien déroulé. Après lui avoir dit que mon souhait était de travailler afin de pouvoir m'assumer, Rose me regarda d'un air dubitatif. Surpris par son comportement, je lui demandai si elle pouvait imaginer une vie entière avec moi. Elle me répondit que nous étions très jeunes et qu'il fallait bien réfléchir sur un tel engagement. N'étant pas persuadé qu'elle pensait comme moi, je ne sus plus quoi répondre...

Black-Bambou

Nous étions le quinze août, j'accompagnais Rose et Béatrice qui avaient été invitées par un de leurs nouveaux amis à une soirée baignade. Béatrice, plus âgée que Rose et qui avait la réputation d'avoir la cuisse légère, faisait partie d'une de mes anciennes aventures. J'avais eu des rapports plus qu'indécents avec elle. A l'époque, je ne fréquentais pas Rose. Nous avions fait l'amour, sous toutes ses formes, dans les toilettes d'un supermarché. J'en avais gardé un très bon souvenir, et voyant son attitude à mon égard, cela semblait être pareil pour elle. Rose qui était une de ses meilleures copines n'était pas au courant de nos frasques. J'aurais voulu prendre ma 207 mais Béatrice avait insisté pour nous emmener dans sa nouvelle voiture. Cet ami, elles le surnommaient : Black-Bambou ; comme tous ceux qui le connaissaient. Ils l'appelaient comme ça, parce que bien que n'étant pas noir, il avait des tresses africaines et qu'il était très longiligne et tout en souplesse. Rose l'avait connu en cours de comptabilité, qu'il enseignait en tant qu'intervenant extérieur. Agé de vingt-cinq ans, il n'était apparemment pas dans le besoin, au vu de la très grande villa de ses parents, de l'immense piscine qu'ils possédaient et de la voiture de sport qu'il conduisait. Celle-ci était installée dans un vaste garage à côté de cinq grosses cylindrées de marques différentes. Les invités, hétérogènes et d'âges dissemblables s'amusaient tous lorsque nous arrivâmes. Black-Bambou, très heureux de nous voir, vint à notre rencontre pour nous saluer et nous faire immédiatement visiter la demeure. Il savait mettre les gens à l'aise avec son sourire affable et sa manière d'être complètement désinvolte. Réticent à suivre Rose chez ce nouvel ami, je m'étais pourtant retrouvé bluffé par ce personnage hors du commun.

La soirée s'écoulait tranquillement, Béatrice avait disparu et Rose et moi assis dans d'immenses poufs bordant la piscine, face à Black-Bambou et certains autres compagnons, partions dans de grandes discussions mouvementées qui pour la plupart étaient stériles. Il est vrai que nous avons tous un peu bu, mais sans exagération, sans en être au point de glisser sous la table. Il était deux heures du matin et, fatigué, je proposais à Rose d'appeler un taxi. Black-Bambou, qui m'avait entendu, insista pour nous ramener. Il voulait profiter, aussi, de ce trajet pour nous faire découvrir son bolide. Nous voilà partis, sur les chapeaux de

roues, dans ce coupé aux places arrières réduites, que Rose occupait totalement. Elle semblait déchaînée, surexcitée et incapable de se taire. Moi à l'avant, crispé par la vitesse et la façon de conduire, je ne me montrais pas très fier. Black-Bambou avait défini un parcours plus long avec des portions de route que je ne prenais jamais et que, pour certaines, je ne connaissais pas. Une des routes empruntées était droite sur plus de douze kilomètres. Suffisamment pour pousser tous les rapports au maximum. Au bout d'un certain moment, alors que la vitesse devenait vertigineuse, je mis doucement ma main sur le bras de ce conducteur pris par le démon, pour lui signifier de ralentir. En me regardant avec un sourire que je percevais comme diabolique, alors que la vitesse était plus qu'excessive, il sortit un paquet de cigarettes de la poche de sa chemise. Il en prit une qu'il alluma rapidement sans me demander si j'en voulais une aussi ou si cela me gênait. Comme pour faire un bras d'honneur, il tendit le paquet et son Zippo à Rose qui se servit. Eberlué, je découvris la fille que j'aimais plus que tout, sous un nouveau jour. J'ouvris ma vitre sur deux centimètres, Rose rendit les cigarettes à Black-Bambou qui ne sut pas les prendre. L'ensemble tomba au milieu de l'habitacle, Rose qui s'était détachée se pencha en avant pendant que Black-Bambou se retournait en regardant le sol...

La pendule installée sur le mur face à moi indiquait dix heures vingt-cinq

J'ouvris difficilement les yeux encore plein de sommeil et qui cherchaient à se refermer. La pendule installée sur le mur face à moi indiquait dix heures vingt-cinq. Je regardais autour de moi, tout étonné de me retrouver dans un lit qui n'était pas le mien. Mon crâne, comme pris dans un étau, me faisait énormément souffrir. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais là. Je ramenai doucement ma main droite sur mon visage que je palpais précautionneusement puis sur le haut de mon crâne. A ma grande stupeur, je constatai que mes cheveux avaient été remplacés par un bandage qui prenait toute cette partie. Affolé, j'essayais de me redresser, cherchant autour de moi, le moyen de voir mon image se refléter. Dans l'effort et la souffrance et ne sachant relever que

ma tête, j'aperçus le curé Robert enfoncé dans un fauteuil austère situé dans un coin de la pièce. La bible qu'il lisait, était mal tenue par sa main droite. De loin, je le voyais psalmodier à voix basse. De voir notre curé et après m'être rendu compte que je me trouvais dans une des chambres de l'hôpital BLANCHAUS, je me dis que je devais être à l'article de la mort sans savoir ce qui avait bien pu se passer. Ce que je trouvais bizarre, c'est que ce cher Robert semblait être entouré par un halo de lumière. J'avais fait le même constat sur moi en regardant mes bras ; la seule chose que je savais voir. Ce halo, qui ressemblait à un ancien scaphandre transparent, suivait et couvrait chaque partie du corps. Il était mouvant et se modifiait en épaisseur et en forme, comme si nous avions été ingurgités par une énorme amibe. Étonnamment, cet état et ce que j'en percevais ne me gênait pas du tout, comme si cela était normal.

La porte de la chambre s'ouvrit. Mes parents entrèrent et me voyant bouger, se ruèrent sur moi en criant : 'il est réveillé'. Robert sursauta. Ce que je croyais être une prière était en réalité le bruit d'un léger ronflement. Ma mère me couvrit de baisers pendant que mon père était allé chercher une infirmière. Là encore toutes les personnes que je voyais étaient prises par ce halo mouvant avec pour certaines des teintes différentes par endroit. Dès qu'il arriva, le médecin demanda à tout le monde de sortir afin de pouvoir faire un bilan rapide de mon état. Il sortit après environ quarante-cinq minutes d'examen. A peine dans le couloir, mes parents, Robert, Nicolas et Francine qui venaient d'arriver, le bousculèrent de questions. Il les rassura tous, en leur précisant que je ne me souvenais plus de ce qui s'était passé, que cette perte était normale et qu'elle ne serait que passagère. Dans l'immédiat, il insista sur le fait qu'il n'était pas nécessaire d'épiloguer sur l'accident. Ils se bousculèrent tous en entrant dans ma chambre. Seul Robert, resté loin derrière, entra tranquillement pour rapidement me demander si cela allait et partir tout aussi rapidement. Une fois les effusions de joie passées, je demandai à ma mère son miroir de poche, qu'elle me donna avec beaucoup de mal. Je le ramenai doucement à la hauteur de mon visage. Le constat était effrayant. Tout en pleurant silencieusement, j'observais une image de moi qui ne me plaisait pas. Ma face était impactée de plusieurs petites cicatrices qui devaient résulter de la projection de nombreux éclats de verres. Comme je l'avais découvert à mon réveil, le haut de mon crâne était emprisonné par une épaisse bande de tissu médical. Je regardai ma famille avec le regard interrogateur. Tous

fuyaient mes yeux comme si je demandais l'impossible. Je pris mon mal en patience persuadé que le mystère serait élucidé de toute façon. A douze heures quinze, ils partirent tous pour me laisser manger ma ration alimentaire d'hôpital qui ne donnait envie à personne. Ma mère, Nicolas et Francine vinrent me revoir à quatorze heures trente. Entre-temps, j'avais interrogé l'aide-soignante, qui était venue débarrasser mon plateau à peine exploré, pour savoir ce qui m'avait mis dans cet état. Elle précisa très simplement que de ce qu'elle en savait, à la suite d'un accident de voiture, j'avais subi un traumatisme crânien grave mais sans fractures, ayant entraîné un coma de onze jours. Elle avait su tout me résumer en un instant. Ma famille revenue, je ne savais pas comment engager la conversation sur ce que j'avais appris sans mettre mon informatrice en mauvaise posture. Pierre et René arrivèrent sans Lucie juste après ma mère et mon grand-père. Eux aussi étaient enfermés dans un bibendum translucide. Une bonne partie de l'après-midi se passa dans la bonne humeur. A tour de rôle, Nicolas et Pierre, racontaient leurs histoires drôles, souvent les mêmes, et dont ils étaient presque les seuls à rire. René, le regard dans le vide ne disait rien. Bizarrement, ce qui entourait sa tête était très sombre, je distinguais très bien son visage malgré tout. Vint le moment où tous laissèrent la place à Ludivine, Luisa et Max qui arrivèrent ensemble. Eux aussi étaient entourés d'une aura. Je me dis qu'avec eux trois je connaîtrais enfin le fin mot de mon histoire. A peine la réponse donnée aux questions d'usage, à savoir si j'allais à peu près bien, je me mis à les interroger sur ce qui m'était arrivé, sans résultat. Ils partirent tous en fin de journée après m'avoir regardé grignoter le repas que l'on m'avait amené. A mon humble avis, ce plateau de légumes cuits, sans sel, ne leur avait pas ouvert l'appétit.

Après avoir pris tous les médicaments que l'infirmière de nuit m'avait amenés, je m'endormis avec la crainte de ne plus me réveiller. Le lendemain arriva très vite. Il était huit heures cinq et le soleil avait rempli la chambre. L'aide-soignante me rapporta un petit déjeuner qui sentait bon le café et qui avait parfumé toute la pièce. Elle vint débarrasser mon plateau trente minutes plus tard. L'infirmière qui l'avait accompagnée était venue m'administrer les remèdes du matin.

Toutes les deux parties, un homme installé sur une chaise roulante poussé par un infirmier entra dans la pièce. Le halo qui entourait tout son corps était sombre. Il se rapprocha de moi au point que nous pouvions pratiquement nous toucher. Il me regardait tristement sans me parler. C'est l'infirmier qui prit la

parole. Il me demanda si je reconnaissais cette personne qu'il appelait Bertrand BRÉBAN. Je lui répondis en lui demandant pourquoi j'aurais dû le connaître. Il me rétorqua que, depuis cinq jours, depuis qu'il allait mieux, il insistait pour venir me voir tous les jours. Il me demanda encore si le surnom de Black-Bambou me parlait mieux et si j'avais des souvenirs de l'accident que nous avions eu ensemble. Mon sang ne fit qu'un tour. En un instant toute la scène tragique défila sous mes yeux. Je revis le paquet de cigarettes et le Zippo tombés, Rose se positionner entre lui et moi en regardant le plancher de la voiture de sport, lui, ne regardant plus la route, le virage qui se présentait à la fin des douze kilomètres de ligne droite et plusieurs arbres qui longeaient dangereusement le tournant que nous devions négocier. Black-Bambou releva la tête pendant que je hurlais : 'la route'. La voiture fit une embardée après avoir violemment heurté le premier arbre sur son côté gauche. A la suite de ce choc important, ma tête entraînée par Rose frappa avec force la vitre entrouverte qui explosa sous la brutalité du coup. Lorsque l'automobile, qui continuait sa course, prit de plein fouet le deuxième arbre, j'eus juste le temps de voir Rose traverser le pare-brise et s'écraser sur un troisième arbre avant de perdre connaissance. Suite au violent accident Black-bambou était devenu paraplégique et moi je m'étais explosé le crâne.

Je refermais mes doigts, les poings serrés, prêt à cogner, en hurlant : 'et Rose, où est-elle' ? Affolé et ne s'attendant pas à ma réaction, l'infirmier recula le siège roulant. Il sortit très vite de la chambre sans mot dire. Le malade et son chauffeur partis, je regardais mes bras et mes mains entourés de la nouvelle épaisseur devenue très sombre. A la suite de mon coup de gueule, le médecin de service accompagné de l'infirmière vinrent me voir précipitamment très inquiets par ce qu'ils avaient entendu. En m'auscultant, il me demanda pourquoi j'avais crié. Totalement effondré, je lui racontai ce que je venais de subir. La mémoire revenue, celle-ci m'avait ramené à la dure réalité de ce que j'avais vécu avec des perspectives d'avenir pas très encourageantes. Les différents contrôles réalisés, il tenta de me rassurer sur mon état général qui ne pouvait que s'améliorer comme si l'aspect sentimental n'avait pas d'importance. Je lui demandai dans quel service Rose était installée, il éluda la question en me soulignant qu'il devait impérativement voir un autre patient. Ils sortirent tous les deux, sans se retourner. Après que je me sois rendormi, ma mère arriva environ quarante-cinq minutes plus tard sans avoir vu le

personnel médical. Elle était désolée de m'avoir réveillé mais heureuse de me voir en forme et l'air reposé. Je lui racontai ce qui s'était passé avant qu'elle n'arrive et lui demandai où était Rose. Je vis son visage se décomposer pendant qu'elle bafouillait des paroles inintelligibles. Assise sur le bord de mon lit, elle me prit dans ses bras et en pleurs, m'annonça que Rose était décédée sans avoir souffert. Elle avait été enterrée trois jours après l'accident. Nous pleurâmes serrés l'un contre l'autre durant un long moment. Les visites se succédèrent toute la journée, sans aucune allusion à la mort de Rose. Les jours passèrent sans que je revisse Black-Bambou. Je pouvais marcher partout dans l'hôpital, accompagné de l'infirmière ou de l'un de mes parents. Tous ceux que je rencontrais étaient entourés d'une aura plus ou moins sombre. Ce qui me surprenait c'est que cela ne concernait que les personnes proches de moi et sur une dizaine de mètres. Les autres, qui étaient en dehors de cette limite étaient normales mais changeaient dès qu'elles se rapprochaient.

Comme si tout ce qui était arrivé était de ma faute, je pleurais souvent, en silence, lorsque j'étais seul.

Quelques jours avant ma sortie, lors d'un après-midi plein de soleil, ma mère vint me voir avec Chris, Gilbert et une petite fille qui pouvait avoir plus d'un an et prénommée Lisette. C'était une magnifique blondinette aux yeux bleu clair ; le portrait craché de sa mère. Annabelle, toute excitée, parla pour tout le monde. Elle s'empressa de me présenter Lisette qui me regardait avec un sourire à me faire fondre. Lisette aussi était dans une enveloppe translucide. Celle-ci était très épaisse et très claire. Chris et Gilbert, un peu gênés, vinrent tous deux m'embrasser. C'est Chris qui relaya les explications de ma mère après plus de vingt minutes d'écoute forcée. Ils étaient rentrés tous les trois la veille et venaient juste d'apprendre ce qui m'était arrivé. Sa mission en Guyane terminée, Frantz retrouvait le poste qu'il avait avant de partir. Chris, elle, prévoyait de s'occuper de leur fille avant de rechercher un travail équivalent à celui qu'elle avait laissé. Elle envisageait même de se mettre à son compte dans un avenir proche. Ils avaient récupéré leur ancienne habitation qu'ils n'avaient pas vendue ni louée. Gilbert, toujours aussi bourru, me précisa, comme s'il fallait le dire, que c'était lui qui avait choisi le prénom de leur fille. C'était le prénom de sa grand-mère décédée depuis de nombreuses années. A aucun moment ma mère et moi n'avons demandé pourquoi ils ne nous avaient pas donné de leurs nouvelles pendant leur absence. Leur présence actuelle nous satisfaisait amplement. Comme la plupart du temps,

les PAGERAY partis, je me retrouvai seul avec ma mère. Sans arrière-pensée, je lui demandai si j'avais eu, à une autre étape de ma vie des problèmes particuliers. Elle m'avoua, un brin mal à l'aise, une chose incroyable sur ma naissance. Lors de l'accouchement, j'avais failli mourir étouffé par le cordon ombilical qui ceinturait mon cou. La gynécologue et le médecin présents avaient dû me ranimer. J'avais côtoyé la mort de près. Y avait-il un lien avec ce que je subissais aujourd'hui, quelque chose s'était-il réveillé après mon coma ?

Je sortis un lundi matin, chaud et pluvieux, poussé dans une chaise roulante par Max et encadré par Maman et Francine. Grand-Père qui nous attendait dans sa voiture à l'entrée de l'hôpital, sortit pour me serrer dans ses bras et m'aider à m'installer. Une fois dans la vieille Citroën de mon grand-père, je lui demandai de m'amener au cimetière où Rose avait été enterrée. Ma mère, ne s'attendant pas à cette demande, bredouilla qu'elle avait été incinérée. Nicolas coupa court à la discussion et prit la direction réclamée. Nous sûmes immédiatement identifier l'endroit où reposait Rose. Carol et André BLANCHE étaient postés devant la niche fermée de leur fille. Depuis sa crémation et sa mise en place au columbarium, ses parents y venaient tous les jours.

Arrivé près d'eux, Carol en pleurs, me prit dans ses bras. Aucun mot ne sortit de ma bouche, aucune larme ne coula de mes yeux grands ouverts, aucune expression ne révéla mon désarroi.

Le visage ressemblait à un masque de théâtre grec antique

Nous rentrâmes directement à la maison de mes parents, sans Max qui s'était libéré juste pour cette circonstance particulière. Un comité d'accueil, composé de toutes les personnes présentes à Noël, Lisette en plus, nous attendait au pas de la porte. Le bandage avait été enlevé et mon crâne laissait apparaître des cheveux courts qui commençaient à cacher un restant d'hématome. Les petites cicatrices qui couvraient une bonne partie du côté droit de mon visage étaient devenues pratiquement imperceptibles. Nous nous mîmes tous à table à midi tapante. Le

premier à s'être installé était notre bon curé Robert. Lui aussi faisait presque partie de la famille. Il était venu prendre de mes nouvelles à maintes reprises. Je ne lui avais jamais parlé de ce que je discernais. La pluie avait cessé et les nuages, en disparaissant lentement, avaient laissé une large place au soleil. Mon père avait allumé le grand barbecue et l'avait chargé de côtes de porc et d'agneau, de merguez, de chipolatas, ..., de poivrons et courgettes découpés, de pommes de terre en papillote, ... La vue des aliments et les différents parfums qui en émanaient, nous remplissaient les narines et nous faisaient abondamment saliver ; surtout moi après les maigres repas sans goût dispensés à L'hôpital BLANCHAUS. Tous à table, tout se passait à la bonne franquette. Chacun coupait son pain comme il le souhaitait, les salades et les condiments passaient de main en main et la rigolade était toujours de bon ton et toujours aussi distrayante. Les heures s'écoulaient agréablement et sur la durée, j'avais mangé plus que de raison. Alors que je sortais de table pour aller m'installer sur l'un des fauteuils capitonnés du salon de jardin pour y faire une petite sieste, je me fis intercepter par Chris et Frantz. C'est lui qui, sans détour, me demanda si je voulais bien être le parrain de leur fille. Chris ajouta qu'ils avaient attendu de revenir en France pour baptiser Lisette et que la cérémonie se ferait le dimanche en quinze, dans la petite église Saint-Joseph du village. Elle me précisa que ma mère avait accepté d'être la marraine. Les PAGERAY lui avaient demandé, auparavant, si cela ne la gênait pas que je sois le parrain. Elle était tellement heureuse de leur proposition qu'elle leur promit de tout faire pour que je l'accepte, ce que je fis sans hésiter.

Le docteur BROCK qui était venu me voir le lendemain de mon retour chez mes parents avait insisté, auprès d'eux, sur le fait que je pouvais et devais sortir seul dans les cinq jours à venir. A la fin de la semaine, étant réveillé de bonne heure et de bonne humeur, ma mère me demanda d'aller chercher du pain à la boulangerie voisine, située à environ cinq cent mètres de chez nous. Parti seul, j'avais croisé diverses personnes. Celles qui me connaissaient m'interpellaient pour avoir de mes nouvelles. Je savais voir la sincérité de ceux qui me questionnaient. Le halo qui les entourait me montrait une caricature dont le visage ressemblait à un masque de théâtre grec antique animé. L'expression que prenaient ces masques lors des entretiens ou simplement lors des croisements, me révélait la vraie nature, parfois perfide, de tous ces individus.

Madame ROBINE, qui connaissait bien ma famille et surtout Ludivine, fut agréablement surprise de me voir. Elle s'enquit de mon état puis de la santé de mes parents. Elle me servit lentement, comme pour faire durer le temps, et tout en me rendant la monnaie, finit par me dire que Marie-Louise était arrivée il y avait à peine quinze minutes. Elle était montée téléphoner à une de ses amies et devait normalement rapidement réapparaître. Elle m'apprit qu'elle avait été absente plus d'un an. Elle était partie comme fille au pair en Angleterre où elle s'était occupée d'enfants d'un Lord très connu mais dont elle ne se souvenait plus du nom. Embarrassé, je lui répondis que j'étais pressé et que je la verrais plus tard.

Le jour du baptême arriva. La cérémonie célébrée par Robert se passa comme toutes les cérémonies, dans la sérénité du moment. Lisette, toujours souriante, avait bien réagi lors de l'ablution réalisée par notre prêtre étonnamment intimidé. Le rituel se termina par la bénédiction de la gourmets, la chaîne et le pendentif religieux que ma mère et moi avions offert à Lisette. La célébration du premier sacrement achevée, nous nous retrouvâmes tous au restaurant 'Chez MAURICETTE'. Chris et Frantz avaient bien organisé les festivités. A table, ma mère était assise à côté de Frantz alors que moi j'étais à côté de Chris. Nos cuisses s'étaient frôlées à plusieurs reprises, tout le temps du banquet. A leur contact je me rendais compte que l'attirance physique que j'éprouvais pour Christiana était restée intacte.

Pendant quelques semaines, les opportunités de revoir Chris seule s'étaient souvent présentées. Mais je gardais en permanence l'image de Rose en moi et celle-ci me bloquait complètement. Les choses changèrent après une discussion houleuse avec René qui était chez mes parents pour une semaine. Sans que je comprenne pourquoi, alors que nous étions tous les deux seuls dans la cuisine, il me révéla, sur un ton solennel, son lourd secret. Le masque qu'il portait, au moment-là, était très sombre et montrait de la peur et de la haine. Il me raconta qu'il avait aperçu, la semaine précédant la semaine du quatorze juillet, Rose et Black-Bambou sortant de l'hôtel où nous avions fait l'amour la première fois. Après avoir fait entrer Rose dans sa voiture de sport, Black-Bambou l'avait embrassé longuement. Toutes ces paroles me rendirent fou. Replié pour mieux cogner, je m'élançai vers lui pour lui foutre une châtaigne d'un direct du bras droit. Comme si d'un coup la raison me revenait, mon poing s'arrêta à cinq millimètres de son visage. Dans la crainte du choc, René recula et tomba, assis sur le sol. Il regardait par terre, muet. Nous

restâmes tous les deux silencieux durant près de deux minutes qui en parurent quinze. Je comprenais maintenant son attitude lors de notre repas du quatorze juillet. Très mal à l'aise, je m'avançai dans sa direction pour l'aider à se relever et lui présenter mes plus plates excuses. Il ramena ses mains vers son visage comme pour se protéger d'une récurrence de frappe. Je lui pris fortement les poignets et le tirai pour le relever en m'excusant à nouveau. Debout, je le serrai dans mes bras en pleurant. Ce furent mes derniers sanglots.

La reprise

Deux mois passèrent où je repris, tranquillement, presque toutes mes activités. Je me remis également à fréquenter Christiana durant les nombreuses périodes d'absence de Frantz. Je fus, d'ailleurs, le seul à m'apercevoir que Gribouille n'existait plus. Chris me raconta que sa chatte s'était échappée de la villa où ils vivaient, alors qu'elle devait y rester enfermée ; ils n'avaient jamais su la retrouver. Je n'appréciais qu'à demi nos relations. La plupart du temps, elles se passaient chez elle pendant que Lisette faisait sa sieste. Les autres moments, Chris s'arrangeait pour faire garder Lisette par ma mère ou Francine voire par les deux. Dans ces cas-là, comme pour faire un pied de nez à Rose, il nous arrivait de faire l'amour dans ma voiture à l'endroit où nous l'avions fait la dernière fois. Nos rapports étaient devenus plus impétueux, plus rapides, semblant presque bâclés mais avec des plaisirs toujours partagés. Nous étions deux amants qui ne recherchions que du plaisir.

Cela faisait deux semaines que je travaillais à la BNB. Tout le personnel me montrait beaucoup de complaisance. Mon père, par contre, était plutôt distant. Je trouvais ça sympa comme job d'autant plus que je connaissais la plupart des gens. Je ne revoyais plus de bonhomme Michelin depuis que je travaillais. J'en étais même arrivé à oublier ce phénomène. Il revint à la charge lors d'une compétition de boxe française. J'avais repris les entraînements depuis trois semaines avec un travail me permettant de faire des championnats de type combat plutôt que de type assaut. Ce n'était pas du goût de ma mère mais je voulais du contact. Sans savoir l'expliquer, il fallait que cela me fasse

mal et que je fasse mal aussi. Max qui ne faisait que ce type d'épreuve travailla régulièrement avec moi afin de me perfectionner et de préparer mon premier challenge. Il arriva le dimanche de la semaine suivante. La rencontre était organisée dans la grande salle de sport de BLENNOTTE. Pour la première fois en mode combat, je faisais un seul match positionné en milieu de compète, en catégorie moyens (je pesais soixante-dix-huit kilos pour un mètre quatre-vingt-deux) contre un adversaire de taille. Il était plus grand, plus lourd et plus expérimenté que moi. La partie (qui devait se dérouler en cinq reprises de deux minutes chacune) commença dans la douleur. Les coups qu'il me portait étaient cuisants mais l'état physique et mental dans lequel je me trouvais me donnait les moyens d'encaisser et de correctement répondre malgré ce qui apparemment le protégeait. Il portait un horrible masque noir que j'étais le seul à voir. Ses avant-bras aussi étaient enveloppés d'une sombre protection, comme toute sa poitrine, son ventre et son bas-ventre. La troisième reprise commençait lorsqu'une coupure de courant nous plongea dans le noir. Seuls les éclairages de sécurité et de secours étaient restés allumés. Ces types de lampes ne permettaient, normalement pas la poursuite de notre duel pugilistique. J'étais face à un adversaire presque aveugle et prostré. Tous ses systèmes de défense avaient laissé place à une épaisse et large bande de lumière que je voyais parfaitement. L'état lumineux de l'arbitre et des juges positionnés autour du ring était identique. Sans penser à mal et au profit de la situation, je m'avançais en direction de mon ennemi du moment pour lui délivrer un crochet du bras gauche qui le fit vaciller, suivi, dans la foulée, d'un violent uppercut du bras droit pendant que la lumière revenait. Alors que je reculait, nous le vîmes tous s'effondrer sur le sol. Il était complètement KO et ne se releva pas après les dix secondes de comptage de l'arbitre. Après son évacuation (il n'avait rien de grave), je fus déclaré vainqueur de ce combat alors que je ne le méritais pas vraiment.

Que ce soit en montant sur le ring ou durant toute la rencontre, à aucun moment je n'avais osé regarder le public assis dans la salle. Je ne me mis à regarder le pourtour du ring que lorsque l'arbitre leva mon bras pour me désigner comme le gagnant de ce match.

Je savais que mes parents, Grand-Père, Francine et les PAGERAY y assistaient mais je fus surpris de voir Marie-Louise et ses parents assis au deuxième rang alors que Ludivine était absente. Mes deux sœurs avaient gardé Lisette qu'elles adoraient

et qu'elles n'arrêtaient pas de croquer à tour de rôle. Hormis les parents de Marie-Louise, tous étaient venus me féliciter en salle de soins et préparation ; chose qu'ils ne purent faire car Jean-Pierre qui était présent leur demanda à tous de sortir. Marie-Louise en me fixant avec un sourire affectueux sortit en dernier. N'ayant pu me complimenter, ils m'avaient attendu à l'entrée de la salle de sport. Une fois les congratulations faites, mon père nous proposa d'aller boire un verre au 'Café du Bon Coin'. Marie-Louise nous accompagna aussi. Sans le vouloir, nous nous retrouvâmes assis côte à côte. Très proche d'elle, je ne pouvais m'empêcher de la contempler dès que nos regards se croisaient. Notre dernière rencontre remontait à plus de deux ans. Elle avait bien changé. C'était une femme maintenant ; une très belle femme. J'étais quand même étonné qu'elle soit venue avec la bande. C'était Francine qui avait insisté pour qu'elle nous accompagne bien que ce ne fût pas du goût de Christiana. Depuis qu'elle était revenue d'Angleterre, Marie-Louise rapportait tous les deux jours les pains et pâtisseries invendus au local des Restos du Cœur. Du coup, elle connaissait très bien Nicolas et Francine et cela ne me déplaisait pas. Comme à chaque fois, c'est elle qui engagea la conversation en cherchant à savoir pourquoi je ne l'avais pas attendue lors de ma venue à la boulangerie de ses parents. Je me mis à baragouiner quelque chose que je ne compris pas moi-même et sous l'effet de la tension palpable, nous partîmes tous les deux dans un fou rire mémorable. Mes parents, qui nous regardaient, paraissaient heureux de me voir en joie. Cela faisait longtemps que je n'avais pas ri comme ça. Le peu de fois où je regardais Christiana, je constatais qu'elle nous observait sans sourire, le visage était sombre. En partant du café, alors que je me dirigeais vers ma voiture, Marie-Louise me prit par le bras et m'obligea à m'arrêter. En me regardant droit dans les yeux, elle me parla sans faux-fuyant mais avec une voix chevrotante qui me laissait penser qu'elle était un peu mal à l'aise. Le visage tout illuminé, suggérant, que c'était une bonne personne, elle me demanda si je voulais bien l'accompagner au prochain repas dansant au restaurant 'Chez MAURICETTE' le samedi à venir. Elle insista sur le fait que c'était elle qui m'invitait. En bredouillant, je lui demandai s'il était possible de lui répondre plus tard. Contrainte, elle me précisa qu'il ne restait plus beaucoup de place et me demanda de me manifester rapidement.

En la quittant, je me rendais compte que je n'avais pas oublié Rose malgré le laisser-aller avec Chris. Je la revis le lendemain

après-midi, après que Frantz fut parti sur sa plate-forme. Le lundi était mon jour de repos. Lorsque nous nous retrouvâmes dans la chambre, nous nous déshabillâmes mutuellement avec acharnement. Nous fîmes l'amour avec rage comme s'il fallait libérer une forte tension. Je ne pensais pas à elle mais uniquement au plaisir qu'elle me donnait. Je lui fis mal à plusieurs reprises lors des derniers à-coups. Je n'en éprouvais que plus de plaisir. Nous nous séparâmes, très vite, sans aucune allusion à ce qui venait de se passer, sans parler de la veille et de Marie-Louise.

Mes parents s'enquirent de mon état à la suite du 'magnifique combat' de dimanche. Ils en profitèrent pour me demander comment je trouvais Marie-Louise et pourquoi elle m'avait interpellé à la sortie du troquet. Je leur racontai toute l'histoire. Sans vouloir être trop directive, ma mère insista pour que j'accepte cette invitation, d'autant plus qu'ils y allaient aussi et que c'était l'occasion de tous nous revoir. Pour ma part, ce qu'elle me suggéra ne me rassura pas. J'en étais arrivé à un point où je me demandais s'il était intéressant de sortir avec Marie-Louise ; qu'est-ce que j'y gagnerais ? Elle était très attirante par sa douceur et son physique de rêve, mais j'en avais gardé l'image d'une personne qui voulait sortir avec deux gars en même temps ; ou qui ne savait pas choisir. J'avais été échaudé par Rose et l'attitude de Christiana mariée à Gilbert ne m'encourageait pas à m'engager dans une nouvelle relation hypothétique. Je me posais aussi la question : 'si nouvelle relation avec Marie-Louise il y avait, que se passerait il avec Chris'. Comment allait-elle réagir ? Serait-ce la fin pour nous ? Aujourd'hui, cette femme très séduisante me donnait énormément de plaisir sans attendre quoi que ce soit en retour. J'avais même l'impression que si je lui proposais de quitter Frantz pour vivre avec moi, elle le ferait sans hésiter. Ce n'était peut-être qu'une impression mais cela m'allait bien. D'un autre côté, je me disais aussi que cela finirait bien un jour, avec l'espoir dans ce cas-là que cela ne se fasse pas à la suite d'un scandale.

Après deux nuits et deux jours de réflexion, aidé des conseils avisés de Max, à qui j'avais confié mon dilemme sans avoir parlé de Chris, je pris contact avec Marie-Louise. Lors de notre discussion, j'avais pu ressentir la joie que cet appel téléphonique lui avait procurée. Elle me rappela quinze minutes après avoir raccroché pour me dire que la réservation avait été faite et qu'elle m'attendait chez elle pour dix-huit heures trente. La semaine se termina sans que Chris et moi nous revîmes.

Quand j'arrivai chez Marie-Louise, c'est madame ROBINE qui ouvrit la porte. Souriante, comme à son habitude, elle me proposa d'entrer. Marie-Lou vint nous rejoindre quelques minutes plus tard et clôtura la courte causerie de convenance que j'avais avec sa mère Carmen. Elle était toute en beauté.

Elle avait coupé ses cheveux châtain-clairs ; courts sur le côté et nettement plus long sur le haut. Une grande mèche, asymétrique, lui couvrait la moitié du front. Deux grandes boucles d'oreille créoles, en or jaune, (seuls bijoux qu'elle portait) venaient encadrer son visage encore hâlé. L'ensemble faisait ressortir ses grands yeux verts.

Elle était habillée d'une robe à manches courtes de demi-saison de couleur vert-olive, d'une veste boléro jacquard à manches 3/4 de couleur bleu-nuit et portait des chaussures à talons de couleur rouge. Une pochette de soirée, à chaînette dorée, (de la même couleur que ses chaussures) à l'épaule et un foulard gris en soie couvrant son long cou finissait son look. Ses longues jambes bronzées terminaient son image de superbe femme.

Mes parents nous avaient gardé une place à leur table. La salle était arrangée de manière à laisser suffisamment d'espace pour danser. Nous étions installés à une table préparée pour huit personnes. Max et Luisa étaient face à nous, mes parents positionnés à côté de nous faisaient face à Nicolas et Francine. Arrivés en dernier, toute la tablée se leva pour nous accueillir et ne tarit pas d'éloge sur la beauté et le bon goût vestimentaire de Marie-Lou. On les sentait tous heureux de nous voir ensemble, comme s'il fallait effacer Rose de nos mémoires. Ludivine passait le week-end chez Pierre et Lucie et Chris était restée chez elle à garder Lisette.

La soirée démarra tranquillement avec des échanges de politesses. Le repas, identique pour tout le monde, qui s'étirait sur près de deux heures était simple et copieux, comme à l'accoutumée. Mes parents, Nicolas et Francine allaient systématiquement se déhancher après chaque plat (comme si cela pouvait les aider à mieux digérer). Personnellement je n'aimais pas danser. En fait, Max et moi, nous ne savions pas danser. Marie et Luisa avaient décidé de prendre les choses en main en nous obligeant à nous lever et à tous bouger sur la piste. Après quelques orteils écrasés, nous nous retrouvâmes de nouveau assis à notre table.

La table voisine comptait quatre couples apparemment bien éméchés. Les mains et les visages des quatre hommes étaient

sombres. Ils parlaient et riaient fort en nous regardant comme s'ils voulaient qu'on les entende. Deux des gars observaient Marie avec insistance ; ils la convoitaient du regard. Les deux autres nous narguaient en nous toisant et en nous injuriant à voix basse. Alors que je les dévisageais, Marie-Lou tourna mon visage d'une main pour le ramener à elle et m'embrassa tendrement. En un instant, je revécus le baiser langoureux que je n'avais jamais oublié. Je me rendais compte que Marie était complètement différente de Rose. C'est elle qui faisait tout pour que nous sortions ensemble et non l'inverse.

A une heure du matin, mes parents, Grand-Père et Francine partirent en premier après nous avoir fait des accolades bruyantes. Nos voisins qui contemplaient la scène mimaient grossièrement nos attitudes ; cela faisait rire leurs compagnes déjà bien pompettes. Les quatre gaillards sortirent fumer en laissant leurs partenaires seules à table. Alors que nos copines se levaient pour aller faire un brin de toilette avant de partir, Max, le visage sombre me fit un clin d'œil et un mouvement de tête en direction de la sortie. Nous nous levâmes sous les sifflets des filles d'à côté pour aller rapidement à l'extérieur, sur le parking à demi éclairé.

Deux des quatre étaient assis sur le capot d'un crossover. Les deux autres étaient probablement partis uriner sur les voitures les plus éloignées. Dès qu'ils nous virent, ceux qui étaient assis bondirent dans notre direction. Max étala le plus proche après lui avoir défoncé le thorax d'un coup de genoux. Le deuxième voulu me donner un coup de pied direct dans la poitrine. Après avoir attrapé sa cheville en l'esquivant je le frappai avec force et rapidité, une fois le genou puis une fois la cuisse. En le lâchant, je le finis d'un crochet du droit. Entendant les cris de haine des deux premiers assaillants, les deux autres accoururent précipitamment. Ils se ruèrent sur nous comme un seul homme. D'abord côte à côte, nous nous écartâmes pour les obliger à se distinguer puis alors qu'il faisait très sombre je me mis à rouer de coups le plus courageux des deux. J'avais cet avantage de parfaitement voir le contour lumineux de la personne, même si celui-ci était plutôt sombre. Le deuxième avait eu la malchance de réussir à frapper Max au visage, qui se vengea en le rossant violemment.

Marie et Luisa sortirent pendant que nous prenions la direction de l'entrée du restaurant, tout en nous dépoussiérant. Elles avaient compris ce qui s'était passé en nous voyant quitter la pénombre.

Nous partîmes chacun de notre côté, Max emmenant Luisa dans sa 2CV presque neuve (c'est comme cela qu'il en parlait) et moi avec Marie-Lou dans ma 207.

Marie me proposa de nous arrêter un instant chez elle. Elle habitait chez ses parents à l'étage de la boulangerie-pâtisserie qui représentait environ deux cents mètres carrés. A peine arrivés chez elle, elle me ramena directement dans sa chambre positionnée au début de leur appartement. La chambre de ses parents était installée à l'opposé de la sienne, tout au bout du logement. Il aurait fallu que ses parents soient réveillés ou nous attendent pour nous entendre. Nous nous déshabillâmes simultanément tout en nous embrassant. Nous fîmes l'amour comme jamais je ne l'avais vécu. J'avais le sentiment que nous étions faits l'un pour l'autre. Avec la même ardeur, la même chaleur, la même douceur ... Sa chambre était équipée d'un placard à portes coulissantes avec miroirs. Positionné sur le côté de son lit, il prenait toute la longueur de la pièce. En regardant les miroirs pendant qu'elle se positionnait sur moi je fus surpris de nous voir tous les deux unis et ne faire qu'un. Un seul halo nous entourait. Même si cela paraissait ridicule, nous étions comme une grande omelette norvégienne oblongue et mouvante.

Nous nous séparâmes avec la promesse de nous revoir rapidement. Je la revis tous les soirs et jours suivants. Il n'était pas nécessaire de faire l'amour pour s'apprécier. D'être ensemble, nous suffisait. Durant les semaines puis les mois qui passèrent, je ne revis Christiana qu'à des occasions de convenance. Mes parents invitaient toujours les PAGERAY mais cela devenait moins fréquent. Je n'allais plus chez eux lorsqu'ils nous invitaient. Christiana s'était mise à son compte en tant qu'infirmière libérale prodiguant les soins à domicile. Elle avait demandé à ma mère si elle voulait bien garder Lisette moyennant finance ; ce qu'elle accepta.

Avec le temps, j'arrivais à gérer ce que j'avais considéré au départ comme une tare, voire une maladie mentale. Je pouvais aussi, simplement par la volonté, faire se manifester le pourtour lumineux de chaque individu. Je constatais, pour moi comme pour les autres, que tous les points sombres étaient significatifs aussi de blessures et de douleurs passées ou à venir.

La chaleur et les odeurs environnantes étaient suffocantes

Un lundi après-midi pluvieux, comme souvent au mois de février depuis quelques années, la mère de Marie fût emmenée d'urgence à l'hôpital BLANCHAUS. Marie-Lou m'appela, affolée, sur mon portable alors qu'elle accompagnait son père qui suivait l'ambulance de réanimation avec leur camionnette de service. Nous nous retrouvâmes aux urgences au même moment. Monsieur ROBINE qui avait l'air anéanti, pleurait à chaudes larmes. Marie, qui pleurait aussi, le réconfortait en lui parlant doucement et en lui caressant la tête et les épaules. Nous attendîmes plusieurs heures avant de pouvoir voir Carmen.

Les médecins urgentistes avaient diagnostiqué une crise cardiaque et l'avait fait installer en chambre seule. Elle était sous perfusion veineuse mais pas sous oxygène. Elle était consciente mais très affaiblie. Toute son apparence lumineuse était devenue sombre et de faible épaisseur. Marie et son père se tenaient assis de chaque côté du lit. J'observai la scène debout, proche de celle j'aimais et que je pressentais de plus en plus comme ma future épouse.

La veille, j'avais participé à un tournoi de boxe française qui m'avait laissé pas mal de traces. J'avais le visage tellement tuméfié que l'infirmière des urgences pensait que je faisais partie des patients. J'avais dû me munir d'une canne tant mon genou et ma cuisse gauche me faisaient souffrir. Mon adversaire était celui que j'avais étalé lors de mon premier match en mode combat. Pire que tout, il s'était vengé en appliquant ma méthode, qui privilégie la frappe des cuisses.

Au bout d'une trentaine de minutes, ne sachant pas m'asseoir, je sortis marcher dans le couloir de l'étage. Deux chambres plus loin, la porte étant grande ouverte, je fus le témoin impuissant du travail incessant de réanimation, du médecin et de l'infirmière, sur un papi décharné qui n'avait aucune aura. Eux par contre, avaient une enveloppe lumineuse sombre, tant la tension du moment était forte.

La pièce était étonnamment illuminée alors que les néons situés au-dessus du lit ne donnaient que peu d'éclairage. En m'avançant légèrement j'aperçus une grande brèche lumineuse qui fendait une partie de l'espace de la chambre.

Légèrement plus haute qu'un homme mais aussi large, elle était positionnée dans un coin, proche de la salle d'eau. Cette déchirure dans l'espace, n'affectait apparemment pas les intervenants médicaux ; ils ne semblaient pas la voir du tout. J'étais attiré, de façon obsédante, par cet éclat presque aveuglant tant la lumière était blanche, forte et douce à la fois. Sans me poser de question, je me dirigeai vers cette brèche. Je l'avais à peine effleurée qu'elle m'aspira instantanément. Je me trouvai à l'intérieur de ce qui pouvait être un tunnel qui s'élargissait à mesure que j'avais, sans même toucher le sol ; en apesanteur. Mes déplacements se faisaient en position verticale et commandés par le regard et la pensée. Observant loin devant, je n'en voyais pas la limite. La clarté était intense. Je m'y sentais bien, détendu et sans crainte. Je me sentais bercé par l'atmosphère agréable qui m'entourait. Me retournant, je vis le passage d'où j'étais venu qui se réduisait comme peau de chagrin en dépit de mon immobilité apparente. Je m'orientai prestement en direction de la sortie pour revenir à l'endroit exact d'avant mon périple. Je partis de la chambre, avec ma canne sous le bras, alors que le médecin et l'infirmière poursuivaient leurs soins. Le passage s'était refermé. Personne ne s'était aperçu de rien. Je me demandais même si j'avais réellement vécu ce que j'avais vécu.

En retournant dans la chambre de Carmen, Marie effondrée me regarda bizarrement. Elle me dévisagea comme si elle ne comprenait pas ce qu'elle voyait. Depuis un moment, les battements de cœur de sa mère étaient irréguliers. Ils avaient sonné l'infirmière depuis quelque temps, sans résultat. En m'approchant lentement du lit, je m'aperçus que l'épaisseur de mon aura avait considérablement augmenté. Je pris machinalement la main de Carmen qui se mit à respirer très fort en ouvrant grand ses yeux. Tel un catalyseur, je venais de lui transmettre un complément d'énergie. Alors qu'elle était presque inconsciente, elle se mit à parler abondamment.

Le médecin de poste, qui n'était autre que celui de la chambre du papy, arriva en s'excusant de son retard. Il expliqua, brièvement, qu'il avait dû terminer ce qu'il avait commencé. Je me permis de lui demander comment allait le monsieur. Surpris, il me répondit que c'était fini. Alors que l'infirmière arrivait, le médecin nous pria de sortir. Nous en profitâmes pour aller prendre un café au distributeur automatique de la grande salle d'attente.

Après nous être assis côte à côte, Marie-Lou me fit remarquer que j'avais oublié ma canne sur le lit médicalisé de sa mère. Puis

elle me prit le menton et tourna ma tête dans sa direction pour bien me regarder. En sortant un miroir de son sac qu'elle me tendit, elle me demanda ce qu'il m'était arrivé après que je fus sorti de la chambre. Je me regardai sans rien dire et prenant un air surpris je lui répondis qu'il n'y avait rien eu de spécial. C'est le docteur qui me sauva la mise en nous annonçant, après trente-cinq minutes d'examen, que sans trouver d'explication, Madame ROBINE allait très bien. Il ne confirmerait son diagnostic qu'après plusieurs contrôles complémentaires nécessitant deux jours d'hospitalisation.

Marie et son père étaient exténués physiquement mais comblés de joie. Malgré l'heure tardive, Monsieur ROBINE nous invita à dîner au restaurant situé à deux pas de l'hôpital. Sa cuisine avait une bonne renommée et son service se faisait jusque tard. Le père de Marie est une personne aimable. Sa générosité est bien connue de tous les gens du quartier et même au-delà. Il semblait m'apprécier autant que son épouse.

Nous prîmes un repas copieux, arrosé d'un délicieux Saint-Emilion qui me fit tourner la tête, moi qui ne buvais que de l'eau. Nous avons bu tous les trois et heureux des dernières nouvelles, nous parlions fort et sans retenue. Les voisins de table, gênés par tant de manifestation dissonantes nous sommèrent de faire moins de bruit. J'eus la maladresse de me lever pour riposter à ce peu de mansuétude. Marie, surprise de ma réaction se leva en même temps que son père pour m'agripper et m'entraîner au comptoir, régler la note et sortir. J'eus l'indélicatesse de souligner, avec insistance, que nous avions oublié de prendre un dessert.

Marie prit le volant de ma voiture et m'emmena chez elle. Nous nous couchâmes rapidement sans parler et sans faire l'amour. Dormant régulièrement chez elle, j'avais pris l'habitude d'y laisser des affaires de toilette et des vêtements. Cela me permettait d'aller directement travailler, sans être obligé de passer chez mes parents.

Au réveil, je pris mon petit déjeuner avec Marie-Louise qui ne me parla qu'après lui avoir demandé si elle avait des nouvelles de sa mère. Elle me répondit, sèchement, qu'aux dernières nouvelles, tout allait bien. N'ayant aucun souvenir du repas de la veille au soir ni de la suite de la soirée, je me doutais bien que quelque chose l'avait gêné. C'est son père qui me raconta mes déboires liés aux effets indésirables de l'alcool. Ce n'était pas bien méchant mais Marie, certainement lié au stress du moment, n'avait pas apprécié.

Sa mère rentra, en pleine forme, deux jours et demi après son admission à l'hôpital. Les jours qui suivirent mon expérience particulière, je revoyais fréquemment ma courte randonnée singulière. Ne comprenant pas vraiment ce qui m'était arrivé, je me demandais si j'allais revivre à nouveau ce qui aurait pu être une épreuve.

Une fois sa mère rentrée, Marie-Lou me reparla comme si de rien n'était. Son père avait fermé la boulangerie-pâtisserie dès que Carmen avait eu son malaise. Il arrêta l'activité de son établissement, une semaine, malgré le retour de son épouse.

Plusieurs jours passèrent sans qu'un nouveau phénomène ne se présente. Il arriva pendant que je sortais de la banque un vendredi soir, veille d'un jour férié. Une voiture venait de renverser un cycliste. Le malheureux s'était fracassé le crâne sur le rebord du trottoir. Comme pour le papi de l'hôpital, celui-ci n'avait plus d'aura et une fissure luminescente s'était positionnée près d'une porte cochère placée à quelques mètres de l'accident. Je me rapprochai rapidement de celle-ci, en passant entre les badauds, pour rentrer comme l'autre fois à l'intérieur de ce qui semblait être le même tunnel. Je pris le risque de poursuivre mon déplacement qui me ramena près d'une fenêtre qui commençait à se refermer. Utilisant le passage qui s'offrait à moi, j'arrivai sous une grande tente aménagée en hôpital de campagne et selon toute vraisemblance située en Afrique. Me retournant, je vis disparaître le passage lumineux.

Des indigènes qui paraissaient très mal en point étaient allongés sur des lits de camp. Ils avaient tous un pourtour lumineux très obscur et presque inexistant. Une infirmière revêtue d'une tenue spéciale s'avança vers moi et me questionna en français. Elle me demanda d'où je venais et pourquoi j'étais là sans protection. Elle aussi, avait une aura très sombre et très mince, présageant un mauvais état de santé. Je lui dis que j'étais arrivé là par hasard puis, je me permis de l'interroger sur ce qu'elle faisait. Surprise, elle m'intima l'ordre de sortir. Nous nous retrouvâmes tous deux à l'extérieur, devant l'entrée de la tente restée ouverte. La chaleur et les odeurs environnantes étaient suffocantes. Elle me demanda si je savais où je me trouvais et si je connaissais les risques que j'encourais. Lui faisant non d'un hochement de la tête, elle me dit que nous étions dans le district de Kailahun, région de l'est de la Sierra Leone et que toutes les personnes que j'avais vues étaient soignées pour la fièvre Ebola. Mon aura était blanche et épaisse, je la touchais et comme pour Carmen, je lui transmis une nouvelle aura.

Regardant à l'intérieur de la tente, je fus stupéfait par ce que j'aperçus. Une ombre noire et opaque se détacha d'un des patients alité. Alors que cette entité se déplaçait, tranquillement, dans ce local aménagé en salle de soins rudimentaire, la brèche incandescente réapparut. L'ombre se dirigea vers elle et s'éclaircit à son approche jusqu'à devenir entièrement blanche et brillante. Cette chose fut totalement aspirée par l'ouverture rayonnante. N'écoutant plus l'infirmière désabusée, je me précipitais vers le passage encore ouvert qui m'aspira également. Flottant à l'intérieur du tunnel toujours aussi éblouissant, je ne revis plus mon prédécesseur.

Une nouvelle fenêtre se présenta à moi que je pris immédiatement. J'arrivais dans un bloc opératoire où des chirurgiens essayaient de réanimer un malade à peine opéré. Ils étaient tous tellement occupés par ce qu'ils faisaient qu'ils ne me virent pas sortir de la salle. L'ascenseur placé non loin du bloc me ramena au rez-de-chaussée à côté du bureau des admissions. Le déplacement fût plus lent que le voyage de Blennotte à Kailahun. Croisant de nombreuses personnes, je jetai mon dévolu sur un petit garçon chétif installé sur une chaise roulante. Je lui transmis mon énergie supplémentaire, au passage, en le touchant. Il était guéri.

Un repas pour confirmer nos fiançailles

En principe, depuis que je fréquentais Marie, c'est elle qui venait me chercher au travail. Il était, heureusement, prévu qu'elle ne vienne pas cette fois-ci. Un taxi me ramena à ma voiture qui m'attendait sur un parking situé à côté de la banque. Arrivant chez Marie-Lou, elle me fit, sans aucune méchanceté, la remarque que j'arrivais près de trente minutes plus tard que d'habitude. Elle me précisa que ses parents avaient invité mes parents et mes sœurs à dîner. Luisa était venue avec Max. Ludivine n'avait pas désiré venir, prétextant une mauvaise migraine.

Les ROBINE avaient particulièrement soigné le repas qui se termina très tard dans la soirée. Le principal sujet de conversation avait été l'accident de la fin d'après-midi avec un petit détour sur un sujet d'actualité : la fièvre Ebola.

Dès le repas terminé et mes parents partis, je ramenai Marie dans sa chambre. Nous fîmes l'amour comme toujours, avec autant de tendresse et d'ardeur que la toute première fois.

Trois semaines auparavant, j'avais suggéré à Marie de prendre un appartement en ville avec moi. Tous les allers et retours chez ses parents ou les miens devenaient lourds et gênants. Avant que je ne parte, nous eûmes la même idée de discussion. Nous avions chacun de notre côté, cherché un logement qui devait être à la fois proche de la boulangerie où Marie travaillait et proche de ma banque. Comme si cela devait être celui-là, nous trouvâmes le même appartement type F3 dans une résidence qui nous plaisait bien à tous les deux. Elle me proposa de s'occuper de la location. Dans la foulée en la serrant dans mes bras, je lui redis que je l'aimais et que je souhaitais aller au-delà de ce que nous vivions. D'une voix à demi étranglée d'émotion, je lui demandai si elle voulait bien devenir ma femme. Tremblante, et comme pour me faire plaisir, elle me répondit sans détour qu'elle attendait cette question depuis la première fois que nous nous étions aimés.

Deux semaines venaient de s'écouler. Marie avait vu et négocié avec la propriétaire de notre futur lieu d'habitation pour que nous récupérions les clés le plus rapidement possible. Nous avions informé nos parents respectifs de nos intentions en les voyant ensemble Marie-Lou et moi. Ils n'étaient pas surpris de nos décisions et tout en nous encourageant, nous avaient proposé de nous aider de quelque façon que ce soit.

Ils le firent en nous achetant les éléments de la chambre (par ses parents), une salle à manger (par les miens), un superbe salon complété d'un téléviseur et d'un home cinéma qui va bien (par Francine, Nicolas, Pierre, Lucie et René). Tous avaient mis la main au porte-monnaie. Toutes les choses commandées devaient arriver dans les deux semaines à venir. Nous avions le temps de nettoyer et repeindre les différentes pièces de l'appartement. En parallèle, nous avions invité toute la famille et les amis proches à un repas pour confirmer nos fiançailles et notre futur mariage dont la date était à définir.

Durant cette période, j'avais parcouru des milliers de kilomètres en utilisant le couloir lumineux que je semblais être le seul à emprunter. Les déplacements avaient l'air de se faire à la vitesse de la lumière dans un immense réseau filaire composé d'une quantité infinie de ce qui pourrait ressembler à des toiles d'araignées toutes liées les unes aux autres. Toute cette immense trame qui couvrait la terre entière était plus dense dans les

endroits à risques : les zones de guerre, de sécheresse, d'inondation, d'épidémie, ...

Les gardes étaient habillés comme des soldats

Le temps s'était agréablement écoulé et nous nous retrouvâmes à une semaine de notre mariage. Max venait de participer à un championnat important. Il avait fait un combat très éprouvant et avait été dans l'obligation de faire plusieurs examens médicaux à l'hôpital BLANCHAUS. Il était prévu qu'il y séjourne en observation durant deux jours. Il était important qu'il soit d'aplomb pour le jour de mon mariage, lui, que j'avais pris comme témoin. J'étais venu le voir, seul, le soir de son admission et je fus à nouveau confronté à la possibilité d'utiliser le passage lumineux positionné dans le couloir du bâtiment. Je me disais que ce voyage me permettrait de remettre Max en forme. Il était de petite dimension, annonçant une fermeture rapide. Une fois la porte lumineuse franchie, elle se referma aussitôt.

J'arrivai dans une pièce malodorante et très obscure, au point d'être obligé de me déplacer à tâtons. Pas du tout tranquille, mon aura qui n'était pas claire ne me permit pas de me situer. En longeant un des murs, humide et rugueux comme les parois d'une grotte, je raccrochai du pied droit une écuelle posée à même le sol. L'odeur d'égout qui parvint à mes narines m'empêcha de continuer. Je m'accroupis tout en me disant que la nuit allait laisser la place au jour et qu'il serait largement temps de réagir.

J'avais réussi à m'endormir malgré le froid et la position inconfortable dans laquelle je m'étais mis. Mon réveil fut douloureux. Je me levai, courbaturé, avec les yeux englués.

Il faisait encore sombre alors que le jour s'était levé. Sombre comme si le ciel était encombré d'épais nuages remplis de pluie, prête à tomber. Je n'arrivais pas à distinguer les éléments proches de moi. L'endroit ne me parlait pas. Une petite baie séparée en deux par un barreau d'acier et positionnée à plus de deux mètres de hauteur était la seule partie vraiment visible de ce lieu insalubre. Plus je frottais mes yeux, plus mon esprit s'embrouillait. Avançant lentement, je m'arrêtai prostré, à trois pas de l'ouverture et me laissai tomber sur les genoux. Un

homme avait utilisé sa veste en l'accrochant à la barre en métal pour se pendre. J'étais enfermé dans une cellule de prison, totalement terrifié. Entendant des personnes parler, je revins sur mes pas et après avoir à nouveau bousculé l'écuelle, je me réfugiai dans un coin de la pièce, à côté de la porte. Deux gardiens entrèrent presque en même temps et se précipitèrent sur l'infortuné prisonnier. Ils le décrochèrent en tranchant d'un coup de sabre le vêtement assassin. Ils le traînèrent vers la porte qui se referma naturellement en grinçant surnoisement. C'est sur le retour qu'ils me virent. Complètement ahuris, ils lâchèrent le misérable et se jetèrent sur moi. Sans crier gare, ils me rouèrent de coups. Les voyant ainsi hostiles et ne sachant pas dans quelle galère je m'étais retrouvé, je me mis en boule pour mieux appréhender leur frappe. Me laissant inconscient à même le sol, ils sortirent le cadavre de la pièce et refermèrent la porte derrière eux.

Plusieurs heures s'étaient écoulées avant de voir revenir les deux matons accompagnés de celui qui semblait être leur chef. Il était petit, bedonnant et avait le visage cramoisi. Il me parla avec une intonation de voix très brutale, dans une langue que je ne connaissais pas et qui me faisait penser à de l'asiatique. J'avais l'impression qu'il m'engueulait. Il se retournait de temps en temps pour regarder ses compagnons, comme s'il attendait des explications de leur part. Je me mis debout en leur parlant à voix basse dès qu'il se tut. Tous trois levèrent la tête, en silence, comme pour mieux me regarder et après un court instant de répit, s'acharnèrent sur moi ensemble.

Comme s'ils vivaient en permanence dans cette prison, les deux mêmes gardes habillés comme des soldats, vinrent me chercher au bout de trois jours de détention. Ils commencèrent par me frapper comme des forcenés puis me lièrent les mains et les jambes avec des chaînes rouillées. Ils m'emmenèrent dans une pièce éclairée par une simple ampoule qui s'éteignait par intermittence. Assis sur une chaise bancale, ils me rasèrent la tête. Puis ils me traînèrent dans une grande pièce qui aurait pu s'apparenter à une salle de douches et alors que j'étais encore habillé, m'arrosèrent au jet avec une eau glacée. Ils me lancèrent du savon, qui était la seule chose qui sentait à peu près bon et après m'être déshabillé, frictionné et rincé, me tendirent des vêtements secs que je mis sur moi sans même m'être essuyé. Ils m'enchaînèrent à nouveau pour m'amener dans ce qui ressemblait à un tribunal où des dignitaires siégeaient.

Pendant mon entrée, je recherchais autour de moi des indices me permettant de définir le contexte lié à mon nouveau voyage. Aucun cadre, dessin, symbole, aucune photographie ne me permit de reconnaître l'origine des individus qui m'entouraient.

Ils me firent asseoir à côté d'une dame debout. Elle avait une cyphose importante et parlait en me montrant à l'assistance sans me regarder. C'est lorsqu'elle redirigea une de ses mains vers moi que je la touchai. Elle se redressa en un instant. Surprise, elle se tu et me regarda un long moment tout en souriant.

Les juges étonnés du soudain silence de ma voisine se regardaient les uns les autres, à tour de rôle, sans rien dire.

Le monologue reprit de plus belle et dura environ vingt-cinq minutes puis la dame, qui devait être une sorte d'avocate, s'assit et regarda les magistrats qui discutaient entre eux tout en me jetant des regards inquisiteurs. C'est à ce moment-là que je pris la parole après m'être levé. Cela ne dura qu'un bref instant. Mes deux acolytes, qui s'étaient fait oublier, se ruèrent sur moi et m'entraînèrent hors de la pièce pour me rouer de coups. N'en pouvant plus, passant sa tête entre mes bras entravés, j'attrapai le premier des deux et sautant pieds et genoux joints, je lui portai une estocade à l'estomac le laissant effondré, presque sans air. Debout sur mes deux jambes, j'envoyai mes deux poings liés par plusieurs boucles de chaînes frapper le côté du visage du deuxième qui s'écroula comme une masse.

Je réussis à trouver rapidement la clé me permettant de me libérer des chaînes. Épuisé mais heureux de pouvoir courir, je parcourus les douze mètres de couloir en une fraction de seconde. Une double porte fermée s'ouvrit devant moi alors que je m'en approchai. Une dizaine de soldats se retrouvèrent face à moi. Lorsqu'ils me virent et se rendant compte du prisonnier que j'étais, ils s'élançèrent sur moi et me rossèrent violemment. Je repris conscience dans la cellule qui m'avait accueilli.

Mon cachot ressemblait à une grotte tant les murs étaient noirs, rugueux et humides. Un filet d'eau sorti d'un tuyau rouillé coulait en permanence au-dessus d'un trou comparable à un WC turc et qui se trouvait dans un des coins. J'y faisais mes besoins, mes ablutions et j'utilisais mon écuelle pour boire. Les premiers temps, j'occupais mes journées en faisant des pompes et des abdos. Cela ne dura qu'un mois. Le manque de nourriture et la qualité de celle-ci ne me permirent pas de poursuivre mes activités physiques.

Je n'avais pas compris le cycle de présentation du repas unique au début de mon incarcération. Les trois premiers jours,

mes geôliers me lançaient un croûton de pain presque rassis sous la porte qui avait près de cinq centimètres d'ouverture. Pourtant grande, cette ouverture ne me laissait rien voir du couloir encore plus sombre que ma caverne. C'est effectivement au bout de trois jours que me vint l'idée de glisser mon semblant d'assiette sous la porte. Je fus heureux de récupérer celle-ci pleine d'une espèce de bouillie malodorante ainsi que mon morceau de pain. Mes mains me servirent de couvert.

L'endroit était tellement malsain qu'aucun rat n'avait montré le bout de son museau. Mes seuls amis, qui m'appréciaient vraiment, étaient un contingent de poux (héritage de l'ancien occupant) qui me dévoraient à petit feu.

Cinq mois qui furent cinq mois de souffrance extrême passèrent.

Comme chaque mois, on m'emmena prendre ma douche ; c'était la seule sortie hors de ma cage. J'avais perdu plus de vingt-cinq kilos et mon aura très fine et noire m'annonçait une fin proche. J'étais si faible que le premier jet d'eau me colla au mur.

Je revins à moi le lendemain de mon incident. J'étais alité sur un matelas nauséabond mais confortable au regard de la planche de bois brute qui faisait office de couche, dans le mitard que j'occupais normalement.

La salle où je me trouvais était grande et comportait plusieurs lits dont la plupart étaient vides. Un homme en très mauvais état de santé gémissait à côté de moi. Fatigué, je m'endormis pour me réveiller plusieurs heures plus tard. Mon voisin était toujours là et gémissait encore.

Pivotant douloureusement sur le flanc pour bien le regarder, je pris le risque de lui parler tout en observant attentivement les alentours. Il tourna péniblement sa tête vers moi. Ses lèvres bougeaient mais aucune parole ne sortait de sa bouche. Seul un râle était perceptible. Au bout de plusieurs minutes d'acharnement de sa part, je compris qu'il était muet. Je compris aussi, mais bien plus tard, qu'il était français, journaliste et qu'on lui avait arraché la langue. A aucun moment il ne sut me faire comprendre dans quel pays nous étions.

Alors qu'il s'obstinait à vouloir se tourner vers moi, il tomba de son lit. Me déplaçant pour l'aider à se relever, je remarquai que son matelas était trempé de son urine. N'ayant plus la force de le redresser, je me mis à hurler.

Deux personnes entrèrent, un soldat et un infirmier vêtu d'une longue blouse blanche maculée de sang. Il me faisait davantage penser à un boucher qu'à un infirmier. Comme à l'ordinaire, la

première chose que le soldat fit, fut de me bousculer et me frapper avant de relever mon pitoyable voisin.

Ils se mirent à deux pour le jeter sur sa litière. En tombant sur le sol, il s'était cogné la tête. En s'abattant sur son lit, il se tapa à nouveau la tête sur le châssis en acier rouillé. Le coup lui fut fatal.

Une entité très sombre se décrocha de son corps et la fissure lumineuse apparut. Apercevant celle-ci, je courus vers elle pour l'emprunter en même temps que l'ombre noire qui s'éclaircissait en s'approchant du passage.

Le soldat qui m'avait suivi, me frappa le dos d'un coup de sabre. En tombant à genoux, je pus frôler la porte de lumière qui m'aspira dans l'instant. J'utilisai, une fois encore, le couloir qui me permettait de me transférer dans un nouvel endroit, à grande vitesse.

Après avoir bien analysé le contenu de la fenêtre qui se montrait à moi, je pris le risque de la traverser. J'atterris dans une chambre éclairée d'une douce clarté émise par un soleil couchant. Une mamie alitée venait de décéder. Voyant son repas intact, mis sur le côté, je me ruai sur celui-ci pour le dévorer.

Passant devant le grand miroir de la porte de l'armoire, je fus surpris par ma silhouette qui avait bien changé. Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas regardé. J'étais terriblement amaigri mais plein de forces que j'avais à nouveau recouvrées. Mon visage avait pris quelques rides mais ne présentait aucune blessure. Toutes les ecchymoses et plaies avaient disparu de mon corps. Mes cheveux, mi- longs avant mon périple, n'avaient malheureusement pas repoussé.

Une petite salle de bains installée dans le coin de la pièce me permit de me décrasser. En me déshabillant je vis la balafre ensanglantée à l'arrière de ma veste alors qu'aucune entaille ne couvrait mon dos.

Après avoir fouillé dans les tiroirs de la commode et dans l'armoire à linge pour trouver de quoi me vêtir, je compris que j'étais dans une maison de retraite.

Je sortis prudemment de la chambre pour pénétrer dans une autre chambre ouverte où un vieux monsieur dormait.

Dès que la porte fut fermée, j'enfilai les vêtements qui me paraissaient les mieux appropriés. J'en profitai pour terminer son repas à peine entamé, avant de repartir. Alors que je m'en allais, je pris le temps de toucher le papi pour le remercier en lui transmettant l'énergie supplémentaire que j'avais acquise.

Je pus sortir du bâtiment sans que personne ne s'en aperçoive. Une fois l'endroit où je me trouvais parfaitement déterminé, je pris la direction de mon appartement.

Je fus très vite interpellé par les agents municipaux qui patrouillaient dans le quartier. L'un des agents, que je connaissais très bien, m'avait reconnu malgré mon accoutrement. Il faut dire que le papi était plus petit que moi et du coup j'avais de l'eau dans la cave. Par chance, ses chaussures étaient à ma taille mais je n'avais pas trouvé de chaussettes. La chemise et la veste étaient plutôt étriquées et les manches, trop courtes. L'ensemble me donnait l'air d'un clown en vadrouille. Il ne me manquait plus que le nez rouge.

Celui que je connaissais me demanda de prendre place à l'arrière du véhicule. Venant s'installer à côté de moi, il demanda à son collègue de démarrer. Il m'interrogea durant tout le trajet. Cherchant à savoir d'où je venais et pourquoi j'étais vêtu de la sorte, il me précisa que cela faisait près de cinq mois que j'avais disparu et que beaucoup de monde était encore à ma recherche.

Arrivé au poste de police, je voulus m'enfuir mais ils me rattrapèrent très vite. Tout en me maintenant fermement, ils m'entraînèrent à l'intérieur du poste et me jetèrent dans une pièce qui devait servir aux interrogatoires. J'avais l'impression de revivre la situation d'avant, en un peu moins pire.

Environ trente-cinq minutes s'étaient écoulées avant de voir revenir le policier que je connaissais accompagné d'un inspecteur. C'en était kafkaïen. Ils avaient ramené les loques que j'avais laissées dans l'appartement du vieux monsieur. En les posant sur la table, ils me questionnèrent sur leur provenance, sur qui les avait portées et comment j'étais arrivé dans sa chambre. Ils me précisèrent que la résidence senior n'accueillait que des personnes atteintes de la maladie d'Alzheimer.

En réalité, le petit vieux que j'avais cru endormi ne faisait que somnoler. Il avait vu toute la scène sans réagir. Ils me confièrent que cet homme avait la réputation d'être une véritable teigne et qu'il était incohérent la plupart du temps. Bizarrement, depuis ma visite, il s'était assagi et totalement rétabli.

Ils m'interrogèrent à nouveau, avec insistance, sur ma longue absence. Ma seule réponse était : "je ne me souviens de rien". Au bout de près de deux heures de supplice, mes bourreaux laissèrent la place à mes parents en pleurs. Ils me prirent tous les deux dans les bras et m'embrassèrent simultanément. Ils m'avaient ramené des vêtements qui bien qu'étant les miens ne m'allaient plus vraiment. Ils me quittèrent émus et heureux de me voir revenu.

Un médecin et une psychiatre terminèrent les allers et venues de cette dure journée.

Un matin, alors que le soleil commençait à se lever

Comme je le prévoyais, on me transféra le soir même dans une clinique privée spécialisée que je ne connaissais pas. Je fus installé dans une chambre individuelle, éclairée de l'extérieur par un projecteur accroché à une colonne de béton placée en contre-bas de la propriété. La lumière pénétrait par la grande fenêtre équipée de barreaux de sécurité.

Bien que n'ayant pas dîné, une infirmière vint me donner des médicaments censés me faire dormir. Elle resta à côté de moi jusqu'à ce que toutes ces drogues soient ingurgitées.

Une fois seul et enfin allongé sur un vrai lit, je laissai dérouler mes pensées sans prendre le temps et le risque de m'y accrocher. Je fus réveillé de bonne heure par la venue de l'infirmière de jour qui à peine rentrée et sans me saluer, me fit une prise de sang. L'aide-soignante, très souriante, qui suivait, m'apporta mon petit-déjeuner. La bonne odeur de café chaud qui m'emplissait les narines m'avait mis en appétit. Je ne fus rassasié qu'au bout de plusieurs raves, à chaque fois plus copieux.

Hormis le personnel médical, la matinée se passa sans visite. Mes parents, accompagnés de mes sœurs, de mon grand-père et de Francine furent les premières personnes à venir me voir en clinique. Les suivantes furent Max et ses parents puis Chris et Lisette. Celle-ci, très impressionnée, ne m'avait même pas reconnu. Les ROBINE furent les derniers à venir me voir, mais sans la personne que j'attendais le plus. Comme pour tous les autres, j'avais ressenti chez eux le mal-être les envahir en me voyant ainsi. Après quelques échanges de politesse, Carmen me parla de Marie-Louise. Elle me narra que les jours qui avaient suivi mon absence avaient été des jours de pleurs et d'inquiétude. Elle n'avait pas cessé de faire la navette entre le commissariat de police et mes parents. Tout cela avait duré trois mois puis, comme si elle devait se faire une raison, elle décida de partir aux USA, comme fille au pair. Le problème c'est qu'elle était partie

sans transmettre ses nouvelles coordonnées. Elle avait précisé que c'était elle qui reprendrait contact.

Les trois matinées qui suivirent furent consacrées aux différents examens, apparemment nécessaires ; IRM, scanner, examen neurologique, ... Les matinées suivantes se passèrent, en alternance avec le psychologue et la psychologue de la clinique ; comme s'il en fallait deux, pour qu'ils puissent débattre de mon cas. Aucun des deux ne comprenait la raison de ma perte de mémoire. Les après-midi étaient dédiés aux visites de ma famille et de mes amis. Chris était celle qui venait me voir le plus souvent. Elle était toujours aussi belle et attirante.

En début de semaine, je profitai de la venue du chef de service hospitalier pour lui demander si j'allais rester encore longtemps dans cet établissement. Il me rassura en me disant que cela était en cours d'étude et que ma libération devait se faire prochainement, mais sous certaines conditions, à savoir, entre autres, l'obligation de suivre une analyse avec le psychologue de mon choix. Il en profita pour me demander de participer à des séances de travail en groupe tant que j'étais dans cette clinique. Ces réunions devaient me permettre de rencontrer d'autres patients et de peut-être en aider quelques-uns.

Je fus convié, pour ma première entrevue, le lendemain matin à dix heures en salle 26. C'était une des deux plus grandes salles du bâtiment utilisée à la fois pour des réunions en tous genres et comme salle de jeux.

Nous étions une bonne dizaine de patients, installés en cercle fermé autour de la psy d'astreinte prénommée Laure (elle faisait partie du cercle). Hormis Laure et moi, tous avaient une aura très sombre. Notre animatrice, une dame plantureuse dans la quarantaine, me fit m'asseoir à sa gauche. Elle commença par me présenter brièvement à l'ensemble des participants puis, comme si c'était un jeu, leur demanda de faire de même, chacun à tour de rôle, avec leur voisin de gauche. C'en était presque cocasse de les entendre raconter ce qu'ils connaissaient de leur homologue. Certains partaient dans des affabulations, parfois plus que douteuses. En réalité, chacun parlait de sa propre personne.

Toutes les personnes présentes avaient des troubles, plus ou moins importants, de la personnalité. Je ne me reconnaissais pas en eux ; Laure l'avait bien compris.

Virginie, une adolescente qui montrait un état d'agitation gênant, s'était assise délibérément à côté de moi. Elle recherchait de toute évidence la compagnie d'un jeune individu. Il est vrai que nous étions les moins âgés de la bande.

Les jours qui suivirent, je pris mes repas avec mes nouvelles connaissances dans la grande salle prévue à cet effet. Plus les jours passaient, plus les relations qui s'établissaient avec mes partenaires du moment devenaient intenses. J'éprouvais de la compassion et une forme de joie interne à leur contact.

Un matin, alors que le soleil commençait à se lever, je me réveillai en sursaut. Virginie, assise sur le bord de mon lit, me caressait les cheveux qui avaient bien repoussé. J'avais dormi, en slip, au-dessus des couvertures tant la chaleur dans la chambre était insupportable. Pas du tout à l'aise, je la voyais me regarder. En la repoussant brutalement, je lui demandai de sortir et de ne plus revenir. Les jours suivants, elle ne vint plus s'asseoir à ma table et ne se présenta pas aux réunions de travail.

Quelque temps plus tard, sortant de la douche, je la surpris à nouveau ; elle m'avait épié durant toute la durée de ma toilette. Fort de l'expérience d'avant et touché par son état psychologique, je me mis à la sermonner sans la brusquer. Elle sortit de la chambre en hurlant. Je ne la revis plus de la journée.

Ayant mauvaise conscience après le repas du soir, je pris la décision d'aller la voir dans sa chambre. La porte était à peine entrouverte. L'ouvrant complètement, je vis l'ombre de Virginie se décrocher de son corps et se diriger vers l'anfractuosité lumineuse qui venait de se créer dans un coin de la pièce. Son corps inerte était posé, de travers, sur son lit. Un lapin en peluche complètement démembré gisait à côté d'elle. Elle avait avalé un flacon entier de somnifères et après plusieurs heures de sommeil, venait juste de décéder.

Affolé, je pris le corps inanimé dans mes bras et me dirigeai vers l'ouverture. Me retrouvant de l'autre côté, je lâchai Virginie qui se recroquevilla comme une araignée qui subissait la chaleur d'un feu. En un instant, reprenant vie, elle se délia et s'élança en direction de la fenêtre qui commençait à se refermer pour se retrouver de nouveau dans sa chambre. Je pris le même chemin et stupéfait, je la vis courir hors de la pièce. Elle se déplaçait comme un félin, à la fois rapide, légère et tout en souplesse. Je remarquai qu'elle n'avait aucune aura autour d'elle et je fis le choix de garder mon aura supplémentaire pour elle.

Avançant inexorablement, elle regardait en permanence autour d'elle comme si elle cherchait quelque chose ou quelqu'un. Essayant de la rattraper, je me rendis compte qu'elle s'efforçait de m'échapper. A l'extérieur du bâtiment, elle redoubla de vitesse au point que je faillis la perdre de vue.

Alors que la nuit commençait à tomber, elle s'immobilisa devant un malade de forte corpulence qui se promenait seul dans le parc. Approchant d'eux, j'aperçus Virginie lui sauter à la gorge et le faire basculer au sol. Avec une force hors du commun, elle étrangla le malheureux et absorba son âme.

Se redressant rapidement, elle reprit sa course avec encore plus de vivacité. Arrivée devant le haut mur de protection entourant tout le domaine, je la vis franchir l'obstacle (comme si de rien n'était). Courant vers le portail fermé (fait de barreaux en acier) qui était proche de l'endroit où elle avait disparu, j'entendis des hurlements qui me glacèrent le sang. Regardant au travers des grilles, je la vis frapper une vieille dame qui attendait l'autobus dans l'abri proche de l'entrée de la clinique. Hurlant son nom pour essayer de la dissuader de poursuivre son acte délictueux, j'assistai impuissant à l'assassinat de la vieille dame. Comme précédemment, elle absorba l'âme de la malheureuse. En me regardant effrontément, elle lui prit son argent pour s'enfuir une fois de plus.

Retournant sur mes pas en courant à perdre haleine, je me retrouvai face à la personne de l'accueil. Après lui avoir expliqué ce qu'avait fait Virginie, il appela, devant moi, le médecin de garde et l'agent de sécurité. Le médecin vint, accompagné d'une infirmière qui m'injecta un tranquillisant malgré mon opposition. Ils regardèrent ensemble et sans moi, la vidéo de la caméra de sécurité placée à l'entrée de la clinique. Eberlués par ce qu'ils aperçurent, je les vis courir dans tous les sens alors que je tombai dans les bras de Morphée.

Je me réveillai assez tard le lendemain matin, encore engourdi d'une trop forte dose de somnifère. Deux gendarmes ou agents municipaux (je ne savais pas faire la différence), les mêmes qui m'avaient ramassé sur la route quelque temps auparavant, vinrent me questionner sur ce que j'avais vu. Mes réponses étaient comme mon humeur, approximatives. Pas très convaincus, ils s'en allèrent vite en laissant leur place à Laure qui m'apportait mon petit déjeuner.

Elle me parla prudemment connaissant mon attachement récent pour Virginie. Elle me parla avec tant de mansuétude que je lui racontai toute la partie après le retour à la vie de Virginie sans préciser cet état. Perplexe, elle me demanda de prendre du recul en précisant que malheureusement tout pouvait lui arriver. Après lui avoir effleuré le bras, son diabète disparut.

En réalité, j'étais très mal à l'aise. Tout ce qui s'était passé était de ma faute. Moi qui me voyais comme un guérisseur et un sauveur, j'avais créé un monstre.

Ils me gardèrent encore trois jours.

Epilogue

Grand-père était venu me récupérer le matin pour me ramener directement chez mes parents. Toute la famille était là pour m'accueillir, sans montrer de débordement de joie. Ils avaient tous conscience de mon malaise et sans vouloir en rajouter, chacun me témoignait son attachement à sa façon.

A la fin du repas, pas très animé, Annabelle vint me parler de Marie-Lou. Elle me demanda si j'avais eu des nouvelles par ses parents qui étaient venus me voir la semaine avant ma libération. Elle me précisa que le bail de l'appartement que nous devions prendre, Marie et moi, était rompu et que tous les meubles et accessoires avaient été repris par les différents revendeurs.

Je vis les ROBINE quelques jours plus tard. Alors que je m'apprêtais à partir, Carmen me prit à part et me confia (à demi voix) que Marie-Louise était enceinte d'un petit garçon. Elle connaissait son état de grossesse en partant aux USA et était partie malgré tout. Je sortis de chez eux, fou de joie mais avec la peur au ventre.

Virginie, considérée comme une tueuse en série était toujours en cavale. A peine rentré et après en avoir discuté avec ma famille, je pris la décision de prendre une année sabbatique avec pour thème : "la recherche de paix intérieure". Je fus surpris par l'attitude passive faite d'acceptation de mes parents. J'avais mis suffisamment d'argent de côté pour me permettre de suivre le parcours de Virginie ; ce que je fis.

TABLE

Résumé.....	1
Planter le décor.....	2
Elle s'accrochait à lui quand je la prenais.....	3
Je pense que j'étais leur préféré.....	4
La pire des contraintes.....	6
C'est Pas Facile.....	8
La danse de draps.....	11
J'attendais, plein d'espoir, de voir entrer Marie-Louise.....	13
La petite affiche.....	16
La sortie en car au parc régional.....	18
L'œil au beurre noir.....	21
Tout le monde s'était groupé près du grand sapin.....	24
Max avait pris une autre direction.....	27
Nous pleurâmes tous les deux comme si cela pouvait nous consoler	29
Un jeune gendarme qui n'était autre qu'Éric REGIONI.....	35
Elle me répondit que nous étions très jeunes.....	44
Black-Bambou.....	48
La pendule installée sur le mur face à moi indiquait dix heures vingt-cinq.....	49
Le visage ressemblait à un masque de théâtre grec antique...	54
La reprise.....	57
La chaleur et les odeurs environnantes étaient suffocantes...	64
Un repas pour confirmer nos fiançailles.....	68
Les gardes étaient habillés comme des soldats.....	70
Un matin, alors que le soleil commençait à se lever.....	76
Epilogue.....	80
Table.....	81
Les différents lieux et personnages.....	82

Les différents lieux et personnages :

Mon père Victor, fils unique de Nicolas Lucas et Béatrice
CHEMINET
Ma mère Annabelle fille de Pierre et Lucie DESMOIS
Ma sœur aînée Ludivine
Ma sœur cadette Luisa
Nous habitons au quatre rue de La Forge à BLENNOTTE
Mon oncle René DESMOIS frère cadet d'Annabelle
Maxence dit Max mon ami d'enfance
Henri et Maryline JUNOT, les parents de Max
Les jumeaux Boule et Bill
La banque BNB où mon père travaille
LANCO : Société de construction mécanique où mon grand-père
était directeur
Éric REGIONI son père est responsable technique chez LANCO
Pierre ROULEAU remplaçant de mon grand-père chez LANCO
après sa retraite
Annie REBIEN, la petite amie, d'un temps, de René
L'hôpital BLANCHAUS est situé à BLENNOTTE (notre ville)
Le docteur BROCK est notre médecin de famille
L'abbé RUBARD était la première personne que connut Béatrice
à BLENNOTTE
Robert, l'actuel curé de notre paroisse
Marie-Louise ROBINE dite Marie-Lou ou encore, simplement,
Marie est la fille unique de notre boulanger pâtissier
Carmen, la mère de Marie-Louise
Christiana PAGERAY dite Chris, la meilleure amie d'Annabelle
et Gilbert dit
Frantz son mari
Frantz est un surnom qui venait de ses collègues de travail
GRIBOUILLE, la chatte des PAGERAY
Notre maison est installée sur les hauteurs de BLENNOTE
appelées "La Côte des Chèvres"
Jean-Pierre le kiné du village
L'Etang des Anguilles est un étang de belle dimension, faisant
parti de BLENNOTTE
Francine, la copine de mon grand-père Nicolas
Rue Le Vallon où était installé le stand de Francine
Max le guitariste du groupe REVOLUTIONE
Jean-Jacques le joueur de synthé

Sébastien le chanteur qui utilise quelques petits instruments
Bakary un tireur de savate de très haut niveau qui nous entraînait
Jean RASTE dit Jean-Jean est le propriétaire du restaurant “La
Brasserie du Parc“
REVOLUTIONE est devenu UPPERCUT
Rose BLANCHE est ma petite amie et la sœur de Sébastien
‘Café du Bon Coin’ à BLENNOTTE, la patronne faisait de bons
sandwiches
En prolongement du lycée Jean de La Fontaine il y a la rue Victor
Hugo
Léa est la copine de Sébastien
Maryse est la copine de Jean-Jacques
Carol et André BLANCHE, les parents de Rose et Sébastien
Clarisse est la petite amie d’Éric REGIONI
La maison centrale d’ALABI est une prison qui reçoit les détenus
très dangereux
PERCHE est une ville voisine de BLENNOTTE
Le restaurant “Chez MAURICETTE“ organise un repas dansant
tous les derniers vendredis de chaque mois
Béatrice est la meilleure amie de Rose
Bertrand BRÉBAN dit Black-Bambou est le prof de comptabilité
de Rose
Lisette, la fille de Christiana et de Gilbert
L’église Saint-Joseph est située dans la partie ancienne de la ville
District de Kailahun, région de l’est de la Sierra Leone, point
chaud du pays lors de la flambée d’Ebola
Laure est la psychologue de la clinique privée
Virginie est une adolescente très agitée

L’auteur :

Bernard SZAK est né en 1953 et réside dans la région
Grand Est, en Lorraine. Ingénieur à la retraite, il profite de son
temps libre pour écrire son premier roman : **Le Compagnon de
l’Âme.**